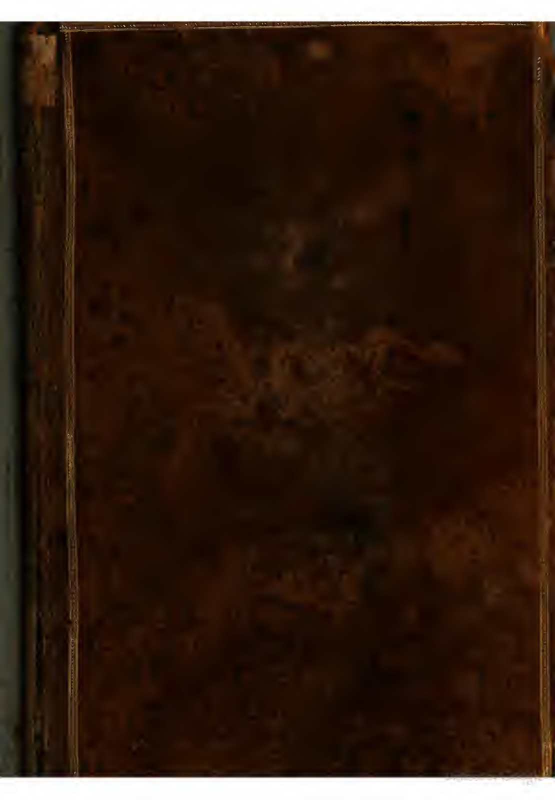







3756

BIBLIOTHÈQUE
CHOISIE
DE CONTES, DE FACÉTIES, ET DE BONS MOTS.

TOME SECOND.

On tâchera de jeter de la variété dans cette suite de Contes, en donnant tour-à-tour un volume, soit de Contes Orientaux, soit Italiens, Anglais, Espagnols et autres. On peut s'inscrire pour celle de ces divisions qui plaira le plus, si l'on ne prend pas le total de la Collection. Les Contes seront tout nouvellement traduits ou imités, et on conservera, autant qu'il sera possible, le ton ou le goût propres à chacun des peuples de qui ils sont tirés. On ne veut point donner ce qui est trop connu, et on s'est assuré, par le choix sévère qu'on a fait, que chaque division qu'on séparera, ne formera guère que cinq ou six petits volumes *in*-18, pareils à ceux qui ont paru, tirés aussi *in* 8°., papier d'Auvergne et papier velin, et ornés de gravures en diverses couleurs.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DE CONTES, DE FACÉTIES, ET DE BONS MOTS.

Une Morale nue apporte de l'ennui ;
Le Conte fait passer le précepte avec lui.
La Fontaine.

TOME PREMIER

DES CONTES TIRÉS DES AUTEURS GRECS ET LATINS.

Par une Société de Gens de Lettres.

A PARIS,
Chez Royez, Libraire, Quai et près des Augustins.

M. DCC. LXXXVI.



COMBAT
D'HERCULE
AVEC CYGNUS,
CONTE.
PAR HÉSIODE.

HÉSIODE.

HÉSIODE, poëte grec, naquit à Cunes, ville d'Eolide. Quelques écrivains le font contemporain d'Homère ; d'autres le placent beaucoup plus haut que le père de la poésie épique. Il paraît être le premier poëte qui ait écrit sur l'agriculture. Le poëme qu'il écrivit sur ce sujet, est intitulé *les Travaux et les Jours*, parce que la culture de la terre exige que l'on observe exactement le tems et les saisons pour la mettre en valeur. Un autre ouvrage sorti de la plume d'Hésiode est la *Théogonie*, ou la généalogie des dieux. Cette production n'est remarquable que par la richesse du style, et par la dignité du sujet. Enfin, la révolution des tems nous a

conservé le fragment d'un poëme, connu dans notre littérature sous le nom de *Bouclier d'Hercule*, et que nous plaçons ici avec la véritable dénomination qui lui convient. Le morceau paraît avoir fait partie d'un grand poëme qui s'est perdu. A juger de ce qui nous reste, ce combat d'Hercule avec Cygnus, écrit en style épique, offrait des situations intéressantes, des épisodes agréables, un dénouement ingénieux. Dans son état actuel, ce n'est plus qu'une simple épisode, un pur conte, qui ne peut mieux être placé qu'à la tête de cette collection.

COMBAT
D'HERCULE
AVEC CYGNUS.

TELLE était Alcmène, fille du puissant Electryon, lorsqu'elle quitta sa patrie et sa famille, pour suivre à Thèbes son mari Amphytrion : elle surpassait, par sa beauté et par la régularité de sa taille, toutes les femmes de son siècle ; aucune ne lui était comparable pour la prudence et les dons de l'esprit. Elle aurait pu le disputer à Vénus, même par les graces touchantes de sa physionomie et le tendre feu de ses regards. Elle joignait à ces rares qualités un attachement inviolable à son époux ; quoiqu'elle eût vu son propre père

tomber sous les coups de cet époux redoutable, mais justement irrité de la perte de ses troupeaux.

Forcé de s'éloigner de sa patrie, Amphytrion vint à Thèbes, et supplia les descendans de Cadmus de le recevoir dans leur ville avec son épouse; mais il ne lui était pas permis alors d'habiter avec elle : il s'était engagé à venger auparavant le meurtre de ses frères, à porter le fer et le feu chez les fiers Téléboïens qui habitaient l'isle de Taphos. Telle était la loi qu'il s'était imposée, et dont il avait les dieux à témoin. La crainte d'encourir leur disgrace lui faisait hâter une expédition que le ciel semblait approuver. Il avait sous ses ordres d'excellents cavaliers Boétiens, dont l'ardeur égalait la sienne, qu couverts de leurs boucliers, ne respiraient que le carnage : des Locriens exercés à combattre de près, et des Phocéens qui ne leur cédaient point en valeur. Le fils d'Alcée,

à la tête de cette troupe invincible, se croyait égal aux plus grands héros.

Jupiter, père des dieux et des hommes, formait alors un projet différent; il voulait donner le jour à un héros digne, par son courage, d'être le défenseur des dieux et des hommes. Il quitta l'Olympe tout occupé du dessein de surprendre, pendant la nuit, la charmante épouse d'Amphytrion. Il descendit sur le mont Typhaon, d'où il passa sur le sommet du mont Phicius, et il s'arrêta un moment à rêver à son projet. L'exécution n'en fut point différée, il passa la nuit suivante avec la fille d'Electryon. Pendant cette nuit même, son époux vainqueur et couvert de gloire, arriva chez lui; et sans parler à aucun de ses domestiques, courut d'abord à l'appartement de son épouse. Semblable à un homme échappé d'un danger pressant, d'une maladie douloureuse, ou d'une étroite prison, notre héros, sorti heureusement d'une

expédition périlleuse, s'empressa de regagner sa maison, et combla de ses caresses une épouse qu'il chérissait. Alcmène, ayant successivement passé dans les bras d'un dieu et dans ceux d'un homme, mit au monde deux enfans bien différents de caractère, quoique formés dans le même sein. Le premier, nommé Iphiclès, n'eut rien qui le distinguât des autres hommes : le second, nommé Hercule, fut le plus grand et le plus vaillant des héros. Celui-ci avait pour père Jupiter, tandis que son frère était né d'Amphytrion : origine bien différente! l'un devait le jour à un homme mortel, l'autre au fils même de Saturne, au souverain des dieux.

C'est lui qui fit tomber sous ses coups le fils de Mars, le vaillant Cygnus; il les rencontra l'un et l'autre dans un bois consacré à Apollon : Mars environné des horreurs de la guerre, montait un même char avec son fils; l'œil ne pouvait soutenir le vif éclat de leurs

armes; deux coursiers fougueux, par leur marche précipitée, faisaient voler des tourbillons de poussière; le char, traîné avec rapidité, faisait un bruit épouvantable. Cygnus plein d'audace, se flattait de renverser à ses pieds le fils de Jupiter et son conducteur, et de se faire un trophée de leurs armes; mais Apollon ne prêta point l'oreille à ses vœux, il anima au contraire le courage de son ennemi. Le bois sacré et l'autel d'Apollon brillaient de l'éclar des armes du dieu de la guerre, et du feu qui sorrait de ses yeux étincelans: quel mortel eût osé lui tenir tête, si ce n'est Hercule et Iolaüs? La force de leur corps érait égale à la grandeur de leur courage, leur bras puissant portait des coups auxquels rien ne pouvait résister.

Tel est le discours qu'adressa pour lors Hercule au compagnon de ses travaux: Brave Iolaüs, le plus cher de mes amis; Amphytrion avait sans doute irrité les dieux, lorsqu'il

quitta l'agréable séjour de Tirynthe pour aller demeurer à Thèbes. Le meurtre d'Electryon, sur lequel il vengea la perte de ses troupeaux, l'obligea de se réfugier auprès de Créon et d'Hénioché son épouse : il en fut reçu avec bonté ; ils eurent pour lui tous les égards que l'on doit à un suppliant fugitif, ils l'honorèrent même de leur amitié. C'est dans ce tems-là même qu'il prit Alcmène pour épouse, et qu'elle nous donna la naissance à votre père et à moi. Mais nous nous sommes trouvés bien différents de corps et de caractère : il faut que Jupiter lui ait ôté la prudence, puisqu'il a quitté sa patrie et sa famille pour devenir le lâche courtisan de l'impie Eurystée. Le malheureux n'a eu que trop de sujet de déplorer sa faute, mais elle est irréparable ; pour moi, je suis condamné par les ordres du ciel à des travaux rudes et périlleux. Mais, mon ami, tenez ferme les rênes à nos vigoureux coursiers, ranimez votre courage,

conduisez droit devant vous les chevaux et le char; ne vous laissez point effrayer par le bruit que fait Mars en fureur, et par les vaines clameurs dont il fait retentir le bois sacré d'Apollon: quoiqu'exercé à la guerre et au carnage, il aura besoin, à ce moment, de toute sa valeur.

Iolaüs ne tarda point à lui répondre: O mon maître, de quelle gloire vous allez être couvert! Le père des dieux et des hommes, le puissant Neptune, protecteur de Thèbes, présentent eux-mêmes à vos coups ce fier mortel, pour relever, par sa défaite, l'éclat de votre courage. Allons, revêtez-vous de vos armes redoutables, opposons à ce char, dont Mars fait parade, le nôtre qui ne lui cède en rien; montrons-lui que l'intrépide fils de Jupiter et celui d'Iphiclès ne le redoutent point: forcé à fuir devant nous, qu'il apprenne que les descendans d'Alcée savent combattre aussi vaillamment que lui, et ne

connaissent d'autre plaisir que celui de la victoire.

Hercule, charmé d'une réponse si courageuse, et le regardant d'un air satisfait: Brave Iolaüs, dit-il, élève de Jupiter, le combat ne tardera point; rappellez votre ancienne valeur, maniez avec adresse le noir Arion, le meilleur des chevaux de bataille, et secondez-moi de toutes vos forces.

En finissant ces paroles, il mit ses bottes d'airain, dont Vulcain même lui avait fait présent; il garnit sa poitrine d'une cuirasse couverte d'or, dont le travail exquis rehaussoit encore l'éclat, que la fille de Jupiter, la déesse Pallas lui avait donnée lorsqu'il combattit pour la première fois: il ceignit l'épée tranchante qui lui avait déja procuré tant de victoires, il rejeta derrière lui son carquois plein de ces flèches meurtrières qui font voler la mort, et portent au loin le deuil et les larmes: elles étoient d'une longueur excessive,

sive, d'un poli parfait, garnies à l'extrèmité du plumage d'un aigle. Tenant d'une main sa lance armée d'airain, il couvrit sa tête altière d'un casque d'acier richement orné. Tel était l'équipage du grand Hercule, du favori des dieux.

Mais il munit son bras gauche d'un bouclier merveilleux, qu'aucune force humaine n'eût pu rompre ni percer; il était garni de toutes parts d'or, de vermeil, d'étain, d'ivoire, de lames d'acier d'un brillant éclat. L'on voyait au milieu un dragon terrible, dont les yeux étincelans lançaient des éclairs, sa gueule hérissée de dents faisait frémir; il portait sur sa tête la cruelle Discorde, qui semblait voltiger, animait les guerriers au combat, et portait la terreur dans les cœurs assez hardis pour se mesurer avec le fils de Jupiter. Bientôt l'ame de ces téméraires descendait dans le sombre Tartare, et leur corps, devenu la proie des vers, pourrissait sur la

terre. On y voyait le choc des guerriers acharnés au combat, leurs mouvements réciproques, le tumulte confus de leurs coups, le bruit de la mêlée, la fureur, la terreur, la mort. La parque cruelle entraînait au milieu du carnage un homme encore frais et vigoureux, un autre, déja languissant de ses blessures, un troisième, expirant et étendu : sa robe était teinte de sang, ses regards terribles, ses cris affreux. Douze serpents, d'une figure hideuse, épouvantaient, par leurs sifflements, les ennemis du héros; et quand il agitait ses armes, on entendait le grincement horrible de leurs dents. On y distinguait toutes ces figures, sans aucune confusion; l'on appercevait jusqu'aux taches de la peau de ces furieux dragons, et la noirceur de leurs mâchoires.

On y voyait des troupeaux de sangliers et des lions irrités, au regard farouche, prêts à se dévorer, qui s'avançaient fièrement l'un

contre l'autre, dont les crins hérissés annonçaient la fureur. Déja un lion d'une grandeur énorme, et deux sangliers étaient étendus morts, couverts de sang, ceux-ci, la hure renversée sous la griffe cruelle des lions. Ce spectacle semblait animer davantage les deux troupes de ces terribles animaux.

Le combat des Lapithes y était représenté. D'un côté, le roi Cæneus, Dryas, Pirithoüs, Hopléus, Exadius, Phalerus Prolochus, Mopsus d'Ampycide, Titarésius, descendant de Mars, Thésée, fils d'Egeus, tous guerriers d'une valeur plus qu'humaine, couverts d'armes également riches et brillantes : de l'autre, les Centaures en ordre de bataille, le grand Petræus, l'augure Asbolus, Arctus, Hurius, Mimas aux cheveux noirs, les deux Peucides, Perimèdes, Dryalus, avec des massues garnies d'or : ils semblaient s'élancer sur leurs ennemis comme s'ils eussent été vivans; ils combattaient de près avec la lance et la mas-

sue. Le terrible Mars, auteur de tant de maux, paraissait au milieu, monté sur son char attelé de chevaux couverts d'or; l'épée à la main, il animait les combattans, tout couvert de sang et de poussière, prêt à enlever les dépouilles des vaincus. Il était environné de la Pâleur et de la Crainte, monstres altérés de carnage. La fille de Jupiter, la fière Pallas, se montrait aussi animée que lui, et aussi ardente au combat : elle tenait sa lance à la main, avait un casque d'or sur sa tête, et l'égide sur son épaule; ainsi elle sonnait la charge.

Sur le même bouclier était représentée l'assemblée des dieux. Le fils de Jupiter et de Latone, placé au milieu, jouait de sa lyre dorée; l'Olympe retentissait d'une douce harmonie. Tout autour était rassemblée la troupe infinie des immortels; les Muses joignaient à l'envi le concert de leur voix au son de la lyre d'Apollon.

On y remarquait encore la forme d'un port sur le bord d'une mer immense, le bassin, formé de métal, représentait l'inégalité des ondes : des dauphins se jouaient au milieu, prêts à se jeter sur d'autres poissons, et semblaient animés; deux dauphins d'argent, sortant leur tête hors des eaux, dévoraient leur proie; et tandis que la crainte rendait les autres poissons immobiles, un pêcheur, placé sur le bord, attentif à les observer, tenait un filet qu'il se préparait à jeter.

L'objet le plus remarquable était le fameux cavalier Persée, fils de Danaé, qui sortait tout entier hors du bouclier, et semblait n'y pas tenir, tant le savant ouvrier Vulcain avait su l'en faire paraître détaché; il était couvert d'or, avait des ailes aux pieds, et une épée d'airain suspendue au côté par un baudrier : il semblait voler avec autant de rapidité que la pensée. Il portait derrière lui

la tête monstrueuse de la Gorgone, enveloppée dans un drap d'argent garni de crépines d'or. Le héros avait sur sa tête le casque de Pluton, environné des ténèbres de la nuit; il fuyait de toutes ses forces, transporté de frayeur; les cruelles et horribles Gorgones le poursuivaient, et s'efforçaient de l'atteindre; leur bouclier d'acier bruni semblait résonner par l'impétuosité de leur cours; elles avaient à leur ceinture deux serpents qui baissaient la tête, lançaient leur langue, grinçaient les dents, et jetaient des regards furieux.

Au-dessus de ces horribles monstres était peint le plus terrible spectacle; des hommes armés et obstinés au combat, les uns pour défendre leur patrie et leur famille, les autres pour y porter le fer et le feu. Plusieurs étaient déja étendus par terre, d'autres continuaient à se charger de coups. Des troupes de femmes rassemblées sur les murs et sur les tours d'une ville, perçaient le ciel de leurs cris, et se

déchiraient le visage; tous ces objets semblaient respirer, et montraient l'adresse de Vulcain : Des troupes de vieillards, blanchis par les années, sortaient de la ville, les bras étendus vers le ciel, imploraient le secours des dieux pour leurs enfans, tandis que ceux-ci continuaient à combattre. Derrière eux, les Parques au visage noir, à la dent meurtrière, au regard farouche, avide de carnage, se disputaient les corps des mourans : toutes voulaient se rassasier de sang; dès qu'un malheureux était blessé, elles le saisissaient de leurs griffes redoutables, et faisaient descendre son ame dans les froides ténèbres du Tartare. Après avoir assouvi leur faim cruelle, elles le jetaient brutalement par derrière, et couraient de nouveau à la mêlée et au carnage. Clotho, Lachésis et Atrops, déesse de plus petite stature que ses sœurs, mais la plus âgée et la plus redoutable, combattaient autour de chacun des

guerriers, en se jetant des regards furieux, et se déchirant de leurs ongles cruels. Auprès d'elles était la Tristesse pâle et affligée, décharnée et languissante, consumée par la faim, qui se soutenait à peine sur ses genoux ses mains armées de griffes aigues, son visage sale, ses joues couvertes de sang, ses dents serrées épouvantaient le spectateur : elle avait les épaules couvertes de poussière, et pleurait amèrement.

A quelque distance, on voyait une ville superbement bâtie, avec sept portes dorées, où les habitans étaient livrés à la joie et au plaisir. Les uns conduisaient une nouvelle épouse dans un char magnifique et célébraient le dieu de l'hyménée, à la lueur des flambeaux que portait une troupe d'esclaves. Des femmes superbement parées étaient à la tête du cortège, d'autres les suivaient en dansant : un chœur de musiciens les accompagnait, faisait retentir les échos du son des instru-

ments, et animait les danseuses par une vive harmonie ; d'autre côté, des jeunes gens étaient rassemblés à un festin, et se réjouissaient au son de la flûte ; le jeu, le chant, la danse, la gaieté régnaient de toutes parts : toute la ville était plongée dans la joie. Hors des murs, plusieurs s'exerçaient à la course des chevaux ; des laboureurs habillés à la légère, conduisaient la charrue ; une vaste campagne était couverte de riches moissons : déja des ouvriers armés de faulx faisaient tomber les épis dorés, et recueillaient les dons de Cérès, d'autres les liaient en javelles et les conduisaient à la grange ; d'autres étaient occupés à la vendange, et la serpe à la main dépouillaient la vigne de ses fruits : les uns remplissaient de raisins les paniers couronnés de feuilles de pampre, d'autres les portaient sous le pressoir. Les ceps de vigne rangés avec art, étaient également remarquables par l'éclat de l'or dont ils étaient formés, et par l'art avec

lequel Vulcain avait représenté les feuilles, qui semblaient voltiger autour des échalas, et les raisins avec leurs couleurs naturelles. Le son de la flûte animait au travail ceux qui foulaient le raisin dans les cuves, et ceux qui puisaient le divin jus de Bacchus. On voyait des jeunes gens qui s'exerçaient au combat du ceste et de la lutte; des chasseurs occupés à poursuivre le gibier, deux chiens, qui, la gueule béante, semblaient prêts à atteindre leur proie; des lièvres, qui, par la rapidité de leur course, s'efforçaient d'échapper au danger.

Plus loin, des guerriers combattaient à cheval et sur des chars, pour le prix de la course; les écuyers placés sur le devant, lâchaient les rênes et animaient les coursiers: ceux-ci semblaient voler, l'on croyait entendre le bruit des chars et le mouvement des roues: l'ardeur pour la victoire, et la crainte pour le succès du combat étaient peintes sur

le visage des combattans. Au bout de la lice paraissait un grand trépied d'or, fabriqué par Vulcain, qui devait être le prix de la victoire.

Sur le bord du bouclier, et tout autour, était représenté l'Océan, dont les ondes semblaient flotter : des cygnes volaient au-dessus des vagues, et se rappelaient par leurs cris; d'autres nageaient dans les flots, au milieu d'une troupe de poissons qui s'égayaient autour d'eux. Jupiter lui-même aurait admiré le travail exquis de ce bouclier divin que Vulcain avait fabriqué par ses ordres. Malgré sa longueur et son poids, le vaillant fils de Jupiter le portait sans effort, et le maniait avec adresse.

A la légèreté avec laquelle il sauta sur son char, on l'aurait pris pour Jupiter même armé du foudre. Iolaüs, digne écuyer d'un tel héros, gouvernait d'une main hardie et savante, les deux coursiers qui le traînaient.

La déesse aux yeux bleus, la blonde Minerve leur apparut alors, et leur adressa ces paroles : « Courage, généreux descendant de Lyngeus, le souverain des immortels, Jupiter lui-même vous protège; il vous accorde l'avantage de tuer Cygnus de votre main, et de le dépouiller de ses armes : mais n'oubliez pas, jeune héros, l'avis que je viens vous donner ; après avoir ôté la vie à votre ennemi, laissez-le étendu sur la place avec ses armes ; attachez-vous à observer le cruel Mars, prêt à fondre sur vous, et lorsque vous le verrez découvert de son bouclier, plongez-lui votre épée dans le sein ; retirez-vous ensuite, parce qu'il ne vous est pas permis de vous emparer de ses chevaux ni de ses armes. »

A ces mots, la déesse monta sur le char, tenant dans ses mains immortelles, la victoire et la gloire. Iol. is, d'une voix terrible excitait l'ardeur des coursiers ; ceux-ci, animés

par les cris de leur maître, faisaient voler le char, et couvraient la terre de poussière. Minerve, par le mouvement de son égide, leur avait inspiré une nouvelle vigueur; la terre semblait mugir sous leurs pas.

D'autre côté, le fameux cavalier Cygnus et Mars, dieu de la guerre, s'avançaient avec autant de rapidité que le feu et la tempête. Les chevaux des deux chars, prêts à s'entrechoquer, poussèrent un cri aigu, et firent retentir les échos d'alentour. Hercule prit la parole le premier : Lâche Cygnus, comment oses-tu hasarder un combat contre des hommes endurcis aux travaux et aux périls de la guerre ? crois-moi, détournes ton char, et cherches à t'éloigner. Je vais à Trachine, chez le roi Ceyx : tu connais sa puissance et le respect qui lui est dû : tu ne saurais l'ignorer, puisqu'il t'a donné sa fille Thémistonoë : un lâche comme toi ne méritait pas cet honneur; mais si tu oses

te mesurer avec moi, Mars lui-même ne te sauvera pas de la mort. Ce n'est pas la première fois qu'il a éprouvé la force de mon bras; lorsqu'il voulut me disputer la possesion de Pyles, trois fois je le portai par terre d'un coup de lance, avec son bouclier percé: du quatrième coup, je la lui passai de toutes mes forces au travers de la cuisse, après avoir percé son bouclier: on le vit renversé ignominieusement sur la poussière, par la force du coup. Les dieux mêmes insultèrent à sa faiblesse, et lui reprochèrent les dépouilles sanglantes qu'il m'avait laissées entre les mains.

Ces audacieuses paroles ne firent point reculer le vaillant Cygnus; le fils de Jupiter et celui de Mars mirent promptement pied à terre, tandis que leurs écuyers rangèrent leurs chevaux de côté. La violence de leur choc fit retentir la terre sous leurs pieds. Tels que les rochers se précipitent du som-

met des montagnes, roulant les uns sur les autres, brisent, en tombant, les chênes, les pins, les peupliers, malgré la profondeur de leurs racines. Ainsi les deux guerriers se jetaient l'un sur l'autre, et faisaient retentir de leurs cris les villes voisines : Phtie, Iolcos, Arné, Hélice, la fertile Antée, entendirent leur voix et le bruit de leurs armes.

Jupiter fit partir un coup de tonnerre et pleuvoir du sang, heureux présage pour son fils, qui lui enfla encore le courage.

Tel qu'un affreux sanglier, poursuivi dans les gorges des montagnes, grince les dents, se rue sur les chasseurs, aiguise sa dent meurtrière, blanchit sa gueule d'écume, lance des regards étincelans, fait dresser les soies sur son dos et sur sa hure ; tel le fils de Jupiter parut en s'élançant de son char.

C'était le tems auquel la bruyante cigale,

cachée sous la verdure, annonce aux hommes l'été par ses chants, recueille pour se nourrir la rosée sur les plantes, et fait entendre son ramage, depuis le lever de l'aurore jusqu'à la fin du jour; tems des chaleurs brûlantes de la canicule, lorsque le millet semé au commencement de l'été se forme en épis, lorsque le raisin encore verd commence à changer de couleur, et fait espérer aux hommes les doux présents de Bacchus. C'est ce tems-là même que nos guerriers prirent pour mesurer leurs forces, et pour se livrer le plus cruel combat.

Comme deux lions irrités se battent pour s'arracher le corps sanglant d'un cerf qu'ils viennent d'égorger, poussent des rugissements horribles, et grincent les dents de fureur : comme deux vautours, au sommet d'un rocher, se déchirent à coups de bec et d'ongles, et font entendre au loin leurs cris aigus, lorsqu'ils ont apperçu une chèvre sauvage,

vage, ou une jeune biche qu'un chasseur a percée de ses flèches : si le jeune homme, incertain du lieu où est tombée sa proie, vient à s'écarter, les cruels oiseaux fondent sur elle, et se battent pour la dévorer ; tels nos deux guerriers s'obstinaient au combat, et faisaient retentir l'air de leurs clameurs.

Cygnus croyant percer le fils de Jupiter, poussa sa lance contre le bouclier de son ennemi, mais il ne peut pénétrer au travers de cette armure divine ; Hercule au contraire lui plongea la sienne entre le casque et l'écu, l'atteignit sous le menton, où il était sans défense, et lui coupa les deux nerfs du cou. Terrible plaie qui le fit tomber sans force et sans vie ; tel qu'un chêne ou un rocher escarpé frappé du foudre de Jupiter, ainsi fut renversé le malheureux Cygnus, et il fit retentir la terre du bruit de ses armes.

Le fils de Jupiter le laissa étendu, pour

recevoir le redoutable Mars qui s'élançait sur lui. Comme un lion au regard terrible se jette sur sa proie, la déchire de ses griffes meurtrières, lui arrache en un moment la vie, se rassasie de sang et de carnage : le feu dans les yeux, il se bat les flancs et le dos de sa queue, gratte la terre de ses pieds, jette l'épouvante autour de lui ; tel le fils d'Amphitryon, échauffé au combat, osa tenir tête à Mars lui-même, et disputer de courage avec le dieu de la guerre. Ce dieu redoutable s'avançait avec la rage dans le cœur : ils jetèrent tous deux un grand cri, et commencèrent à se charger.

De même qu'un rocher, tombé du haut d'une montagne, roule au loin en bondissant, fait un fracas épouvantable, remonte contre la colline qui se trouve sur son passage, et qui lui fait obstacle ; ainsi le cruel Mars, poussant son char avec impétuosité, et jetant un cri affreux, se précipita sur Hercule. Celui-

ci immobile, soutint l'effort sans s'ébranler. Alors la fille du souverain Jupiter, la déesse Minerve, couverte de sa noire égide, se présente devant Mars, et le regardant d'un air indigné lui cria : Arrête, dieu sanguinaire, arrête la fougue de ton courage et les vains efforts de ton bras ; il ne t'est point donné par les Destins de dépouiller le fils de Jupiter, et d'ôter la vie au grand Hercule. Quitte la partie, et ne t'exposes point à combattre contre moi.

Mars ne daigna pas l'écouter ; agitant ses armes aussi brillantes que l'éclair, il déchargea sur Hercule un coup qu'il croyait mortel : désespéré du meurtre de son fils, il plongea sa lance de toutes ses forces contre le bouclier dont Hercule était couvert ; mais Minerve, d'une main habile, détourna le coup et le rendit inutile. Mars furieux, tira son épée, et voulut en percer Hercule : celui-ci non moins animé lui passa sa lance au travers

du bouclier, lui fit une profonde blessure à la cuisse, et le renversa par terre.

Le Trouble et l'Effroi, écuyers du dieu de la guerre, le placèrent à l'instant sur son char, et poussant à toute bride ses vaillans coursiers, le ramenèrent sur l'Olympe. Le fils d'Alcmène, et son fidèle Iolaüs, couverts de gloire, dépouillèrent Cygnus de ses armes, et reprirent la route de Trachine, où ils ne tardèrent pas d'arriver. La blonde Minerve de son côté regagna l'Olympe et le palais de son père.

Le roi Ceyx, accompagné de tout son peuple, des habitans d'Antée, de Phtie, d'Iolcos, d'Arné et d'Hélice, accourut pour rendre à Cygnus les honneurs de la sépulture. Ces peuples prirent part à la juste douleur d'un roi respecté des hommes, et qui n'était pas moins chéri des dieux. Mais les eaux du fleuve Anaurus, dans une inondation violente, ont entièrement couvert le tombeau

de Cygnus, et l'ont rendu inaccessible. Ainsi l'a voulu le fils de Latone, le divin Apollon, pour se venger de ce prince, qui avait l'audace de dépouiller et d'outrager ceux qui conduisaient à Delphes des victimes pour les sacrifices.

FIN.



COMBAT
DES GRENOUILLES
ET DES RATS,
CONTE
ATTRIBUÉ A HOMÈRE.



HOMERE.

On voit assez communément qu'Homère vivait vers l'an 300 après la prise de Troye, et 980 avant notre ère. Le père de la poésie grecque fut appelé Mélesigne, parce qu'il était né, dit-on, auprès du fleuve Melés; mais on ignore absolument le lieu de sa naissance. Sept villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour; Smyrne, Rhodes, Colophon, Salamine, Chio, Argos et Athènes. L'opinion la plus commune est que ce patriarche de la littérature errait dans ces sept villes, en récitant ses ouvrages. La sagacité avec laquelle il décrit tout ce qui concerne l'art de la guerre, les mœurs et les coutumes des peuples étrangers, les loix

et la religion des différentes contrées de la Grèce, la situation des villes et des pays prouve qu'il avait beaucoup voyagé. Quelques savans prétendent que, sur la fin de ses jours, il leva une école à Chio, et que l'on voit encore à quatre milles de cette ville, les sièges des disciples, et la chaise du maître creusés dans le roc. Ils ajoutent qu'il s'y maria, et qu'il y composa son Odyssée. C'est un poëme épique, dans lequel il chante les aventures et les voyages d'Ulysse après la prise de Troye. Il avait enfanté auparavant l'Iliade, dont le sujet est la colère d'Achille, si funeste aux Grecs, qui incendièrent la capitale de la Phrygie. Les deux poëmes sont la plus ancienne histoire des Grecs, le tableau le plus véridique des mœurs antiques. La Grèce, pénétrée de reconnais-

sance envers le poëte qui avait immortalisé ses exploits, lui éleva des statues, et le mit au rang de héros.

On attribue communément à Homère le combar des Grenouilles et des Rats. Ce petit poëme, plus connu sous le nom de Batrachomyomachie, est une parodie fort ingénieuse de l'Iliade ; c'est ce qui nous fait douter qu'il ait en effet pour auteur le chantre d'Achille ; car il n'est pas vraisemblable qu'Homère ait pris la peine de parodier lui-même le plus sublime de ses poëmes. Quoiqu'il en soit, nous avons cru devoir lui donner une place ici en faveur de son antiquité. Ecrit dans la forme du poëme épique, ce n'est cependant qu'un conte burlesque assez semblable à ceux qui composent la bibliothèque bleue.

COMBAT
DES GRENOUILLES
ET DES RATS,
CONTE.

JE vais chanter d'horribles combats. Souffrez que je vous implore, troupe aimable des Muses; descendez de l'Hélicon dans mon cœur. Inspirez-moi pour chanter une querelle terrible, et le belliqueux fracas du dieu Mars. Il n'y a pas long-tems que j'ai esquissé ce sujet sur mes tablettes. Je veux célébrer la valeur que les rats firent éclater dans leurs démêlés avec les grenouilles, et les brillans exploits qu'ils firent à l'imitation des géans,

fils de la Terre. Voici le sujet de la querelle, s'il faut en croire la tradition.

Un jour un rat échappé aux poursuites du chat, et pressé par la soif, se désaltérait au au bord d'un étang. Son menton velu trempait dans l'eau, dont il se gorgeait à plaisir. Une grenouille, heureuse habitante de ces marais, habile à croasser sur plus d'un ton, l'ayant apperçu, lui parla ainsi :

Etranger, apprends-moi qui tu es, d'où tu viens, et à qui tu dois le jour. Prends garde à ne pas déguiser la vérité. Si tu me parais mériter mon affection, je te conduirai dans ma demeure, et je te ferai les présents de l'hospitalité. C'est Physignathe (1) qui te parle. Je suis le roi de cet étang; j'y suis honoré comme tel, et je commande sans cesse

---

(1) Ce nom signifie, qui a les joues enflées, boursoufflé.

aux autres grenouilles. Pélée, (1) Hydromé-duse, (2) sont les noms des auteurs de mes jours. Je naquis sur les rives de l'Eridan. Ta beauté, ton air courageux, me donnent à connaître que tu es fort au-dessus de ceux de ton espèce. Tu es sans doute un grand roi, ou quelque habile guerrier. Mais, en grace, ne diffère plus à me faire connaître ton origine.

Psicharpax (3) lui répondit en ces mots :

Comment peux-tu ne pas connaître ma race ? Elle est connue aux hommes, aux dieux, et à tous les oiseaux habitans de l'air. Mon nom est Psicharpax. Je suis le fils du généreux Troxarte ; (4) et la fille du

(1) Qui habite dans la fange.

(2) Reine des eaux.

(3) Qui enlève les bribes.

(4) Mange-pain.

prince Pternotrocte, (1) Lichomyle, (2) est ma mère. Elle me donna le jour au fond d'une cabane, et me nourrit avec des figues, des noix, et des aliments de toute espèce. Comment pourrais-tu me recevoir comme ton ami, puisqu'il n'y a rien de commun entre nous? Tu passes ta vie au fond des eaux, et moi je vis avec les hommes, de tout ce qu'ils amassent pour leur nourriture. Rien n'échappe à l'avidité de mes recherches; ni le pain qu'on entasse dans des corbeilles, ni ces immenses gâteaux de Sesame, ni les morceaux de jambon, ni les foies d'animaux recouverts de graisse blanche; ni le fromage frais, ni ces délicieux gâteaux de miel dont les dieux même sont friands; en un mot, rien de ce que les cuisiniers ap-

(1) Mange-jambon.

(2) Lèche-gâteau.

prêtent pour les repas, et qu'ils assaisonnent avec toute sorte d'épices. Jamais on ne m'a vu fuir dans un combat au fort du danger; c'est alors que je m'élance avec ardeur dans les premiers rangs. J'approche sans crainte d'un homme, malgré l'énormité de sa stature. Je grimpe sur son lit, je lui mords hardiment le bout du doigt. Je lui saisis le talon avec tant d'adresse, qu'il le sent à peine, et que le doux sommeil ne l'abandonne point. A la vérité, je redoute fort deux animaux, les cancres et les chats. Ces espèces sont pour la nôtre une source de maux. Les souricières sont encore un terrible fléau: leur appât trompeur nous conduit souvent à la mort. Malgré cela, j'éprouve de plus vives craintes à l'approche des chats. Ils excellent à nous faire la guerre, et à nous saisir à l'entrée des trous où nous nous refugions. Je ne mange ni raves, ni choux, ni courges; la verte poirée et le céleri ne sont pas dignes de me nourrir.

Ce sont-là des mets faits pour vous et pour vos marais.

Physignathe sourit à ces mots, et répliqua ainsi : Ami, tu fais bien le glorieux, et tout cela au sujet de ton ventre ! Je pourrais vanter ici les merveilles qu'on voit chez nous, soit dans nos marais, soit sur terre. Le maître des dieux a donné aux grenouilles la faculté de vivre dans plus d'un élément. Il nous est libre de parcourir les terres en sautant, ou de nous plonger dans les eaux. Si tu es curieux de t'en convaincre, la chose est facile. Je te porterai sur mon dos, tu auras soin de te bien tenir ; sans quoi tu courrais risque de perdre la vie. Quel plaisir tu vas goûter en parcourant ma demeure ! A ces mots, il lui présente la croupe ; Psicharpax y monte lestement, et le tient embrassé par le cou.

Ravi de voir Physignathe nager sous lui, Psicharpax ne se sentait pas d'aise, en considérant les divers renfoncements de la rive,

qui formaient autant de petits ports voisins les uns des autres. Bientôt l'onde devenant agitée, il se sentit mouillé; alors il eut recours aux larmes, qu'il accompagnait de plaintes sur l'inutilité de son repentir; il s'arrachait des poils, et remontait ses pieds sous son ventre. Une situation si étrange le jetait dans un trouble extrême. Tantôt il portait ses regards vers le bord; tantôt, en proie à de mortelles alarmes, il s'exhalait en gémissements. D'abord il abaissa sa queue à la surface des eaux; et, s'en servant comme d'une rame, il la traînait après soi. Comme il se sentait à chaque instant surmonté par les flots, il priait les dieux de le ramener à terre. Enfin il poussait d'horribles cris; puis il se mit à dire : « Le taureau qui conduisit autrefois Europe à travers les flots dans l'isle de Crète, ne porta jamais sur son dos le poids que l'amour lui imposait, aussi facilement que cette grenouille me transporte à cette

heure sur les eaux vers son habitation. Comme son corps verdâtre s'élève au-dessus de la plaine liquide ! ».

A peine avait-il achevé ces dernières paroles, qu'une vipère se montrant à leurs yeux, devint un nouveau sujet d'alarmes. Le monstre relevait sa tête au-dessus de l'eau. Physignathe ne l'apperçut pas plutôt, qu'il fit le plongeon, sans penser quel ami il allait perdre. Il descendit au fond de l'abîme, et par-là il évita un destin cruel. Psicharpax, ainsi abandonné, tomba renversé sur son dos. Il retirait à soi les pieds de devant, et près de périr, il faisait entendre un cri plaintif. Tantôt il descendait au-dessous de l'eau ; tantôt il remontait à la surface, en donnant un coup de pied. Il ne put cependant se dérober à sa destinée. Son poil, pénétré par l'eau, ajoutait à sa pesanteur naturelle. Il touchait à son dernier moment, lorsque s'adressant à Physignathe : Tu n'échapperas point aux

dieux, lui dit-il, après le crime que tu viens de commettre. Tu as causé ma perte, en me précipitant de dessus ton dos, comme de la cîme d'un rocher. Sur terre, perfide, tu ne te serais jamais montré supérieur à moi dans aucune espèce de combat, soit à la lutte, soit à la course. Tu as employé la séduction pour me jeter au fond de l'eau. L'œil des dieux est un œil vengeur. Un jour tu porteras la peine de ta perfidie; c'est à l'armée des rats à t'en punir; tu ne saurais leur échapper. A ces mots il expira sous les eaux.

Lichopinax, (1) assis sur les bords fleuris de l'étang, avait été témoin de ce malheur. Il fit éclater sa douleur, et se hâta d'en aller annoncer la cause aux autres rats. Dès qu'ils apprirent le triste sort de leur compagnon, ils entrèrent en fureur. Les hérauts reçurent

(1) Lèche-plat.

ordre de convoquer le lendemain matin une assemblée dans le palais de Troxarte, père du malheureux Psicharpax, dont le cadavre, éloigné de la rive, flottait au milieu du marais.

Au lever de l'aurore, les rats s'étant rendus en hâte au conseil, Troxarte le premier se leva au milieu de l'assemblée; et dans le ressentiment que lui causait la perte de son fils, il parla ainsi:

Chers compagnons, quoique jusqu'à présent j'aie été seul à souffrir de l'insolence des grenouilles, les mêmes malheurs vous menacent tous. Infortuné que je suis! j'avais trois fils, et je les ai perdu tous les trois. Un maudit chat m'a ravi l'aîné; il l'a surpris comme il sortait de son trou. Les mortels, plus cruels encore, ont causé la perte du second, avec des machines d'une invention nouvelle : ils ont fait servir le bois à leur artifice, en construisant ce qu'ils appellent

des souricières, qui sont le fléau de notre espèce. Il m'en restait un troisième, qui réunissait toute ma tendresse et celle d'une mère chérie. Physignathe, en l'entraînant dans l'abîme, lui a fait perdre la vie. Sus donc, prenons les armes, et marchons contre les grenouilles, après avoir revêtu nos plus brillantes armures.

Ce discours eut un plein effet; il persuada tout l'auditoire. Il semblait que le dieu des combats leur inspirât son ardeur, et leur fournît lui-même des armes. Ils chaussèrent d'abord leurs bottines; elles étaient faites de peaux de fèves, qu'il avaient façonnées avec soin : c'était le travail d'une nuit passée à ronger de ces légumes pour leur donner la forme convenable. Leurs cuirasses étaient artistement travaillées de peaux empaillées de chats, qu'ils avaient écorchés eux-mêmes. De petits morceaux de cuivre, pris du fond d'une lanterne, leur tenaient lieu de bou-

clier. De longues aiguilles, instruments de guerre tout d'acier, leur servaient de lance. Enfin ils avaient en tête des coques de noix, en manière de casque. Tel était l'armure des rats. Dès que les grenouilles les apperçurent, elles sortirent de leur marais, et se rassemblèrent à terre. Comme elles considéraient quelle pouvait être la cause des mouvements et du fracas qu'elles entendaient, un héraut s'avança vers elles. Il portait un scèptre pour marque de sa dignité. C'était Embasichytre (1), fils du généreux Tyroglyphe (2) : il avait été chargé de leur déclarer la guerre. O grenouilles ! leur dit-il, les rats m'envoient vers vous avec des paroles menaçantes, et pour vous avertir de vous préparer au combat. Ils ont reconnu sur les eaux l'infortuné Psicharpax, auquel votre roi Phy-

(1) Qui saute dans la marmite.

(2) Cave-fromage.

signathe a fait perdre la vie. Que tout ce qu'il y a parmi vous de braves guerriers s'apprête à combattre. Après s'être ainsi acquitté de sa commission, il s'en retourna. Ce discours entendu par les grenouilles, répandit le trouble dans l'assemblée. Pour faire cesser les plaintes, Physignathe s'étant levé parla ainsi :

Amis, je n'ai point été la cause de la mort de Psicharpax ; je n'en fus pas même le témoin. Son imprudence a causé sa perte. Il a voulu jouer sur les eaux, et nager à la manière des grenouilles; il s'est noyé lui-même ; et ses compagnons m'accusent à tort d'un fait dont je suis très-innocent. Hâtons-nous de délibérer par quel stratagême nous pourrons venir à bout de détruire ces perfides ennemis. Quant à moi, je pense que le meilleur parti que nous puissions prendre, c'est de nous mettre sous les armes le long des bords de cet étang, à l'endroit où le terrain

est le plus escarpé : dès que nos adversaires fondront sur nous, nous les saisirons par leur casque à mesure qu'ils s'avanceront, et nous les jeterons à l'eau avec toute leur armure. Comme ils ignorent l'art de nager, ils n'échapperont point au péril, et nous élèverons bientôt sur la rive un trophée en mémoire de leur défaite.

A ces mots toute la troupe revêtit ses armes. Chacun prit des feuilles de mauve, et s'en enveloppa les jambes en manière de bottines. Les cuirasses étaient de larges feuilles de poirée verte. Des feuilles de choux bien façonnées servirent de bouclier ; de longues branches de jonc pointu firent l'office de javelot ; enfin, chaque guerrier se couvrit la tête d'une petite coquille en guise de casque. La troupe ainsi armée se rangea sur les bords élevés de l'étang : une ardeur guerrière transportait tous ces combattans, et leur faisait branler leurs lances.

Alors Jupiter, ayant convoqué les dieux dans le ciel, leur fit voir la multitude de la mêlée, et la valeur des combattans, leur nombre, leur stature, et la longueur de leurs javelots. Telle on voyait s'avancer la troupe des Centaures ou celle des géans. Le maître des dieux demanda, en souriant, s'il y avait quelqu'un parmi les immortels qui voulût entrer dans le parti des grenouilles, ou dans celui des rats; et s'adressant à Minerve : Ma fille, lui dit-il, ne marcheras-tu pas au secours des rats ? On les voit sans cesse trotter dans ton temple, attirés par la fumée et les bribes des sacrifices. Ainsi parla le fils de Saturne; Minerve lui répondit en ces mots :

O mon père ! à quelque extrémité que les rats puissent être réduits, on ne me verra jamais les secourir. Ils m'ont causé de trop grands dommages; ils ont détruit les couronnes de fleurs qui me sont offertes; et mes lampes ont cessé de brûler, parce qu'ils en

ont enlevé l'huile. Mais ils m'ont fait une injure à laquelle j'ai été encore plus sensible. J'avais fait de mes mains un beau manteau, dont la trame était très-fine : les perfides me l'ont rongé, et y ont fait mille trous. J'ai appelé un ouvrier pour réparer le dégât; mais il m'en coûtera cher, et voilà ce qui me met en colère. J'avais eu recours aux emprunts pour achever ce bel ouvrage, et je suis hors d'état de rendre. Je ne suis pas plus disposée à prendre parti pour les grenouilles : il n'y a pas davantage à compter sur elles. Je me souviens qu'une fois, étant accablée de lassitude au retour d'une expédition, et ayant besoin de me refaire par le sommeil, elles firent un tel vacarme, qu'il ne me fut pas possible de fermer l'œil un instant; je passai la nuit sans dormir, ayant la tête rompue de leurs cris, jusqu'au lendemain que le coq chanta. Gardons-nous donc, ô dieux! de faire intervenir notre aide dans cette affaire:

n'allons pas nous exposer à recevoir de dangereuses blessures ; car les deux partis s'avancent l'un contre l'autre avec un tel acharnement, qu'ils ne respecteraient pas les dieux mêmes. Qu'il nous suffise de contempler du haut des cieux l'évènement de cette journée. Les dieux de l'Olympe applaudirent à ce discours. Déja les combattans étaient assemblés. On vit avancer deux hérauts ; ils portaient le signal de la guerre. Les moucherons firent résonner leurs trompes comme des clairons, et donnèrent le signal du combat : Jupiter lui-même voulut annoncer cette sanglante journée, en faisant gronder son tonnèrre au haut des airs.

Le premier trait lancé par Hypsiboas (1) atteignit Lichenor, (2) qui combattait dans

(1) Qui crie fort.

(2) Qui lèche les hommes.

les premiers rangs. Percé au foie, il tomba dans la poussière, et salit son beau poil. Troglodyte (1) après lui, enfonça son javelot dans la poitrine de Péléon : (2) ce coup mortel le renversa par terre, son ame s'envola de son corps. Embasichytre mourut du coup que lui porta Seutlée, (3) en le blessant au cœur. Artophage (4) frappa Palyphone (5) à la région du ventre. Ce malheureux tomba, et ses membres demeurèrent sans vie. Limnocharis, (6) voyant Poly-

(1) Qui se retire dans un trou.

(2) Qui cherche la vase.

(3) Qui se nourrit de poirée.

(4) Mange-pain.

(5) Babillard, ou qui croasse sur plusieurs tons.

(6) Qui aime le séjour des marais, ou qui en fait l'ornement.

phone dans cette extrémité, attaqua Troglodyte; et lui lançant une pierre énorme, elle l'atteignit derrière le cou. Ses yeux furent appesantis par les ténèbres de la mort. Lichenor le vengea, en dirigeant contre elle l'effort de sa lance; il ne manqua pas le but, il la blessa au foie. Dès que Crambophage (1) l'apperçut, s'étant mis à fuir, il se précipita du haut de la rive, et du milieu des eaux il ne cessa pas de combattre; il l'abattit d'un trait qu'il lui lança, et il ne lui fut pas possible de se relever. Le sang qui coula de sa blessure teignit de pourpre les eaux du marais, tandis que l'infortuné Lichenor était étendu sans vie sur le rivage, enveloppé dans ses propres entrailles qui s'étaient répandues au dehors. Limnisie (2) ôta la vie à Tyro-

(1) Qui se nourrit de choux.

(2) Qui habite les marais.

glyphe (1). Calaminthe, (2) voyant avancer Pternoglyphe, (3) prit la fuite, et sauta dans l'eau, après avoir jeté son bouclier. Hydocharis (4) tua le prince Pternophage (5) d'un coup de pierre qui l'atteignit au crâne; la cervelle lui coulait par les narines, et la terre fut arrosée de son sang. Lichopinax tua le brave Borborocoite (6) d'un coup de lance; ses yeux se fermèrent pour jamais. Prassophage (7) appercevant Cnissodiocte (8), le saisit au pied, l'entraîna dans l'eau, et ne le laissa point aller qu'il ne l'eût suffoqué.

(1) Cave-fromage.

(2) Qui se tient entre les roseaux.

(3) Creuse-jambon.

(4) Qui se plaît dans l'eau.

(5) Mange-jambon.

(6) Qui se couche dans le bourbier.

(7) Qui se nourrit de porreaux.

(8) Qui est à l'affut de la graisse.

Psicharpax,

Psicharpax, animé par la perte de ses compagnons, combattait à leurs côtés. Péluse (1) reçut de ce guerrier une blessure qui lui traversa le foie : il tomba en avant, et son ame descendit chez Pluton. Pélobate, (2) témoin de ce malheur, jeta une poignée de vase au visage de Psicharpax : son front en fut tout couvert, et peu s'en fallut qu'il ne perdît la vue. Transporté de fureur, il souleva avec force une masse de pierre, dont le poids surchargeait la terre, et dirigea le coup contre Pélobate, qu'il atteignit au-dessous du genou; il en eut la jambe droite toute fracassée, et tomba à la renverse dans la poussière. Craugaside (3) vengea son compagnon, et fondit à l'instant sur Psicharpax; il lui perça le ventre avec la pointe du jonc

(1) Qui se plaît dans la fange.

(2) Qui marche dans la vase.

(3) Qui crie sans cesse.

qui lui servait de lance : comme il le retirait avec force, tous ses intestins se répandirent au dehors. Sitophage, (1) voyant Craugaside au bord de l'eau, se retira de la mêlée tout clopinant, car il était déja excédé de fatigue. Il sauta dans un fossé pour éviter la mort. Troxarte blessa Physignathe au bout du pied; celui-ci, tourmenté par la douleur de cette blessure, quitta aussi-tôt le combat, et sauta dans l'étang. Troxarte, voyant fuir son ennemi qui respirait à peine, le poursuivit avec ardeur, dans l'espoir de lui ôter la vie; mais Prassée, (2) voyant son compagnon à demi mort, vint prendre sa place aux premiers rangs, et ne cessa pas de branler son javelot de jonc. Il ne put réussir à percer les boucliers de ses ennemis; la pointe

(1) Qui se nourrit de blé.

(2) Qui se nourrit de porreaux,

de sa lance ne pénétrait jamais assez avant. Cependant un jeune rat se distinguait sur tous les autres ; il s'avançait dans les rangs des ennemis pour les combattre. Ce vaillant chef était fils du brave Artépibule : (1) il ressemblait en tout au dieu Mars. Méridarpax (2) était son nom. C'était le plus habile guerrier qu'il y eût dans l'armée des rats. Enflé par son courage, il était venu sur les bords de l'étang ; et là il se vantait hautement qu'il viendrait seul à bout de détruire la race des grenouilles, quelque défense qu'elles pussent faire ; sans doute il y fût parvenu, tant était prodigieuse sa force, si le père des hommes et des dieux n'eût prévu cette ruine. Il eut compassion de ces pauvres grenouilles qui allaient périr ; et secouant

(1) Qui guette le pain.

(2) Qui se saisit d'une portion entière.

son chef auguste : Certes, dit-il, c'est une terrible affaire que celle qui se passe à nos yeux. J'ai senti moi-même quelque effroi, en voyant l'air féroce de Méridarpax, et son acharnement à dévaster ces marais. Pour l'écarter du combat, tout brave qu'il est, je vais à l'instant faire marcher contre lui la déesse qui se plaît dans le tumulte des armes, ou le dieu Mars lui-même. A peine eut-il achevé ces mots, que Mars reprenant la parole : Puissant fils de Saturne, dit-il, ni la force de Minerve, ni la mienne, ne viendraient jamais à bout de sauver les grenouilles du péril qui les menace. Il faudrait que tous les dieux se réunissent en leur faveur, ou que tu misses en jeu ton redoutable foudre, cette pesante machine dont tu te servis avec tant de succès contre les Titans qui en perdirent la vie : Encelade, condamné depuis à des liens éternels, et la race perfide des géans, furent aussi terrassés de

son poids. Comme il disait ces mots, Jupiter lança ses traits enflammés. L'on entendit d'abord gronder le tonnerre, dont le fracas ébranla tout l'Olympe; on vit ensuite descendre le feu de la foudre, qui, dans sa marche tortueuse, répand la terreur parmi les hommes. Il était aisé de reconnaître à la rapidité de ce trait, qu'il partait de la main du maître des dieux : les grenouilles et les rats en furent d'abord également saisis d'effroi. Cependant le parti des rats ne cessa pas de combattre. Leur ardeur à détruire les grenouilles aurait même redoublé, si Jupiter du haut de l'Olympe n'eût eu pitié d'elles, et ne leur eût envoyé sans retard un puissant secours. On vit arriver une troupe au dos robuste comme une enclume, aux serres crochues, à la démarche oblique et tortueuse : leur mâchoire était en manière de ciseaux, et leur peau n'était autre chose qu'une écaille dure comme l'os. Ces auxiliaires avaient un

large dos; le dessus de leurs épaules brillait, comme s'il eût été revêtu d'une armure; leurs jambes étaient tortues, et leurs mains toujours tendues en avant : ils avaient les yeux placés devant la poitrine, huit pieds, deux têtes, et une quantité prodigieuse de mains. Ces animaux sont vulgairement connus sous le nom de *Cancres*. Leur arrivée fut fatale aux rats; plusieurs d'entr'eux eurent la queue, les pieds ou les mains coupés. Leurs lances furent mises en pièces. Enfin ces pauvres rats eurent tant de peur, qu'ils prirent la fuite sans attendre davantage. Déja le soleil passait sous l'horizon; la fin du jour fut aussi celle de cette guerre.

FIN.

L'ENLÈVEMENT

D'HÉLÈNE,

CONTE.

L'ENLÈVEMENT D'HÉLÈNE,

CONTE,

PAR COLUTHUS (1).

NYMPHES de la Troade, filles du Xanthe, qui renonçant au soin de tresser vos cheveux, et aux amusements qui nous rendent délicieux les bords du fleuve qui vous donna le jour, montez quelquefois sur le sommet de l'Ida pour y danser en chœur;

(1) Coluthus, poëte grec, né à Nycopolonis, vivait sous l'empereur Anasthase, au commencement du sixième siècle de notre ère. Nous n'avons de lui que le poëme qu'on va lire. En le plaçant ici, nous considérons moins le mérite de l'auteur que l'importance du sujet qu'il traite.

accourez à mon aide : quittez les eaux bruyantes au milieu desquelles vous habitez, et venez m'apprendre quelles furent les pensées d'un berger destiné à juger les dieux. Pourquoi le vit-on descendre de ses montagnes pour franchir un élément qui lui était inconnu ? Pourquoi ce fatal embarquement, s'il ne devait aboutir qu'à bouleverser la mer et la terre ? Quelle fut la cause subite d'un différend dans lequel on vit des bergers prononcer entre les immortels ? Quel jugement intervint dans cette affaire ? et comment le nom d'une jeune beauté d'Argos put-il voler jusqu'à Troye ? Racontez-moi toutes ces choses, filles immortelles ; vous qui, du haut des rochers de l'Ida à double colline, avez vu le beau Pâris reposant dans des lieux solitaires, et la déesse Vénus, cette reine des Graces, s'applaudissant de sa beauté.

Le divin enfant qui verse le nectar au maître du tonnerre, s'était déja rendu sur les

sommets élevés des montagnes de Thessalie, qui retentissaient des chants d'hyménée à l'honneur du fils d'Eaque : tous les dieux y accouraient pour rendre plus auguste la cérémonie des noces de la sœur d'Amphitrite. Jupiter avait abandonné l'Olympe, et Neptune le fond des eaux : Apollon était arrivé, précédant la troupe harmonieuse des Muses, empressées en ce jour à descendre de l'Hélicon. L'épouse et la sœur de Jupiter marchait après lui : la fille de l'Harmonie, la déesse qui naquit à la surface des mers, ne tarda pas non plus à se rendre dans la retraite du Centaure Chiron : la Persuasion y vint aussi, armée de quelques traits dont elle avait allégé le carquois du petit dieu qui porte un arc : elle apportait la couronne nuptiale qu'elle avait arrangée elle-même. Minerve, déposant le casque dont le poids énorme surcharge sa tête, suivait les autres dieux à cette noce, quoiqu'elle ignore le

mystère de ces sortes de cérémonies. La fille de Latone, la sœur d'Apollon, Diane elle-même, toute sauvage qu'elle est, n'avait pas dédaigné d'assister à cette fête. Le dieu Mars s'y rendit aussi. Tel on l'avait vu jadis chez Vulcain, sans casque et sans lance, tel il parut aux noces de Pélée : il n'avait point endossé ce jour-là sa cuirasse, et il ne portait pas le fer homicide ; on le vit même sourire en dansant. La Discorde s'y montra, sans que le Centaure Chiron ou Pélée daignassent lui faire le moindre accueil. Enfin Bacchus, secouant dans l'assemblée ses tresses dorées, éparpillait çà et là des raisins qui s'en détachaient, et faisait ainsi flotter sa chevelure au gré du Zéphyre. Telle on voit une génisse piquée par l'insecte ennemi de son espèce, quitter des pacages qui lui fournissaient une nourriture abondante pour courir au fond des forêts ; telle la Discorde, devenue furieuse par l'excès de sa jalousie, por-

tait çà et là ses pas inquiets, cherchant un moyen de troubler le festin des dieux. Quelquefois, se relevant sur la pierre qui lui servait de siège, elle se tenait debout; mais bientôt elle s'asseyait de nouveau. Souvent elle portait ses mains à terre, sans y rencontrer une seule pierre qui pût servir d'instrument à sa rage. Elle souhaita de disposer à son gré du feu céleste, qui roule avec tant de fracas lorsqu'il est enflammé, ou de réveiller les Titans au fond de leurs cavernes souterraines, pour ébranler la demeure du maître des dieux. Malgré la passion qui l'aveuglait, elle laissa à Vulcain l'honneur de manier le feu divin, pour y forger les armes de Jupiter. Elle eut bientôt une autre pensée; ce fut de faire retentir les airs du choc épouvantable de boucliers qui se heurteraient réciproquement : elle espérait que les dieux, troublés par cet horrible fracas, se lèveraient tous en sursaut; mais elle crai-

gnit l'ardeur guerrière du dieu qui porte sans cesse un bouclier : aussi imagina-t-elle une autre ruse. Elle se souvint du jardin des Hespérides où croissent des pommes d'or, et ne crut pas pouvoir trouver une plus belle source de dissensions : elle se flatta d'exciter par-là une guerre mémorable. Ayant donc été chercher une de ces pommes, elle la jeta au milieu du festin, et répandit ainsi le trouble entre les déesses. Junon, fière de l'honneur qu'elle a de partager le lit du souverain des dieux, et frappée d'étonnement à la vue de cet objet fatal, se leva pour s'en saisir. Vénus, comme la plus belle des immortelles, voulut à son tour avoir la pomme, qu'elle regardait comme le gage des Amours. Jupiter, voyant la querelle survenue entre les déesses, appela son fils Mercure, et lui parla ainsi : « Tu connais sans doute le fils » de Priam, le beau Pâris, qui paît les » troupeaux sur les montagnes situées dans

» les environs de Troye, au pied desquelles » le Xanthe roule ses flots. Va lui porter » cette pomme : ordonne-lui de ma part de » décider quelle est celle des déesses qui » l'emporte sur les autres par la régularité » de ses traits, soit pour la manière dont » les paupières se joignent entr'elles, soit » pour la rondeur du visage. Que cette » pomme soit à celle qui aura été jugée la » plus belle, le prix de la beauté. » C'est ainsi que le fils de Saturne donna ses ordres à Mercure : celui-ci, soumis aux volontés de son père, s'achemina vers le lieu où il lui était prescrit d'aller, servant de guide aux déesses, et remarquant bien si elles le suivaient. Chacune prétendait avoir plus de charmes que ses rivales. Cypris, toujours habile dans l'art de séduire, déployant alors son voile, et dénouant l'agrafe embaumée qui retenait sa chevelure, sema l'or parmi ses boucles et dans ses cheveux. Ensuite,

regardant tendrement les Amours, elle leur parla ainsi : « Le moment décisif s'approche, mes chers enfans ; rassemblez-vous » autour de votre mère. C'est aujourd'hui » qu'on doit juger si je possède quelque » beauté. J'ignore à qui le berger adjugera » la pomme, et cette incertitude me donne » des craintes. Junon est, dit-on, la mère » des Graces : elle dispose à son gré des » scèptres, et distribue les empires. Pallas » préside aux combats. Moi seule entre les » déesses, je n'ai aucune puissance. Ni l'autorité royale, ni la lance, ni les javelots, » ne sont de mon apanage. Mais pourquoi » concevrais-je de vaines alarmes ? Au lieu » de pique, n'ai-je pas une arme bien puissante dans cette ceinture qui me sert à » enchaîner les Amours, charmés des liens » que je leur impose ? Ne suis-je pas armée » d'un aiguillon bien piquant, et d'un arc » dont les traits sont assurés ? Combien de

» mortelles

» mortelles souffrent des ardeurs que leur » inspire cette ceinture fatale, sans pouvoir » trouver la mort qu'elles implorent! » Ainsi parla Vénus aux doigts de rose. Les Amours, dociles à la voix de leur mère, s'empressèrent d'accourir à son secours. Déja le messager de Jupiter parcourait le sommet du mont Ida, tandis que le jeune Pâris paissait les troupeaux de son père vers l'embouchure du fleuve Anaure, faisant le compte de ses taureaux et de ses brebis. Une peau de chèvre sauvage lui pendait derrière le dos jusqu'au genou; il portait une houlette, dont il se servait pour conduire ses bœufs. Tel Pâris marchait au devant de son troupeau, réglant ses pas sur la mesure des airs dont il faisait retentir son chalumeau. Son chant, quoique rustique, n'en était pas moins mélodieux. Souvent, assis dans des lieux solitaires, il se livrait à la mélodie tellement qu'il oubliait jusqu'au soin de ses taureaux et de ses brebis.

Là, suivant l'usage des bergers, il entonnait sur ses tuyaux champêtres un hymne à Pan et à Mercure, ses dieux chéris. Ses chiens, touchés de ses accens, cessaient alors d'aboyer; ses taureaux suspendaient leurs mugissements : Echo seule, cette divinité aérienne qui n'a jamais proféré d'elle-même aucun son, répétait tous ceux dont il faisait retentir le mont Ida. Ses bœufs, n'éprouvant plus le besoin de la faim, reposaient sur l'herbe, où ils étaient pesamment accroupis, uniquement occupés du plaisir qu'ils prenaient à l'entendre. Il était arrêté sur une hauteur, et assis à l'ombre de quelques arbrisseaux, lorsqu'il apperçut de loin le messager des dieux. L'émotion qu'il ressentit en le voyant, fit qu'il se leva à l'instant pour se soustraire aux regards de tant de divinités, qu'il redoutait déja. Quoiqu'il ne fût pas encore las de chanter, il interrompit la chanson qu'il avait commencée; et il s'éloigna,

en laissant sur l'herbe les roseaux dont il venait de tirer des sons si mélodieux. Le divin fils de Maïa, cherchant à le rassurer, lui parla ainsi : « Bannis la crainte, et laisse-» là tes brebis. Viens juger des divinités, » qui ont quitté le ciel pour comparaître » devant toi. Vois quelle est celle dont la » beauté te paraît préférable, et donne-lui » cette pomme : ce lui sera un prix bien » doux. » A peine avait-il achevé, que Pâris, promenant ses regards timides sur les immortelles, s'était mis en devoir de juger quelle était la plus belle. Il comparaît l'éclat dont brillaient leurs yeux : les formes du cou, l'or qui relevait la parure de chacune, l'élégance du pied, rien ne lui échappait. Minerve s'approchant de lui avant qu'il eût pu prononcer, et le saisissant par la main, tandis qu'il souriait à la vue de tant de charmes, lui parla ainsi : « Approche, fils de Priam ; ni l'épouse » de Jupiter, ni la reine des Amours, ne

» méritent d'arrêter tes regards : que la déesse
» de la valeur, que Pallas seule obtienne de
» toi des éloges. C'est à toi, dit-on, qu'est
» commis le soin de gouverner et de défen-
» dre les murs de Troye : apprends que je
» peux mettre en toi la délivrance de ton
» peuple, et te sauver des fureurs de Bel-
» lone. Décide en ma faveur, et je t'ins-
» truirai dans l'art de la guerre, je t'égalerai
» aux plus vaillans guerriers. » Comme Mi-
nerve disait ces mots, Junon prit la parole,
et s'adressant à Pâris : « Si tu m'adjuges,
» dit-elle, le prix de la beauté, je te pro-
» mets de te faire régner sur l'Asie entière.
» Laisse les soins belliqueux. Qu'importe
» la guerre au souverain dont la puissance
» n'est pas contestée ? Les rois commandent
» également aux plus vaillans et aux plus
» lâches d'entre les mortels. Ce ne sont pas
» toujours les favoris de Minerve qui sont
» assis au plus haut rang. Ceux qui suivent

» Bellone avec le plus d'ardeur, voient » bientôt trancher le fil de leurs jours. » Ainsi la première des immortelles cherchait à séduire son juge, en lui promettant le pouvoir suprême. Vénus parla à son tour; et pour paraître avec plus d'avantage, elle commença par délier les agrafes qui attachaient sa tunique. Dès qu'elle fut en liberté, elle se redressa, sans rougir de ce qu'elle allait faire; et ayant desserré sa ceinture où résident les tendres Amours, elle présenta sa gorge nue, et ne manqua pas d'en étaler toutes les beautés; puis, s'adressant au berger avec un souris de volupté : « Jouis, » dit-elle, jouis de tous les charmes que » j'offre à ta vue. Ne méritent-ils pas bien » la préférence sur les travaux guerriers ? et » leur possession ne vaut-elle pas mieux que » celle de tous les scèptres et de tous les » royaumes de l'Asie ? Les fatigues des com» bats me sont étrangères. Et qu'ai-je affaire

» de boucliers ? C'est sur-tout par l'éclat de
» leur beauté, que les femmes se distin-
» guent. Je ne dispense pas la valeur; mais je
» peux te donner une compagne charmante.
» Ce n'est pas sur un trône que je te ferai
» monter, mais au lit d'Hélène. Tu ne quit-
» teras Troye que pour aller former à Sparte
» les nœuds les plus fortunés. » A peine la déesse avait-elle achevé, que Pâris lui adjugea le prix de la beauté : elle reçut de ses mains la pomme qu'elle avait tant souhaitée, source fatale de divisions et de combats. Elle n'eut pas plutôt en sa possession ce gage précieux, qu'élevant la voix, et s'adressant d'un air moqueur aux autres déesses : « Cé-
» derez-vous enfin, leur dit-elle, la victoire
» à votre rivale ? Je me suis toujours piquée
» de beauté; et son éclat que j'ai tant chéri
» me suit par-tout. C'est à toi, Junon, que
» les Graces doivent le jour : la naissance
» de ces filles charmantes te causa, dit-on,

» des douleurs horribles. Malgré cela elles » t'ont désavouée aujourd'hui même ; il n'y » en a pas une seule qui ait daigné te se- » courir. Auguste reine qui présides au choc » des boucliers, quoique tu sois la mère du » dieu qui forge les armes, Mars qui sait » les employer avec autant de succès que » de fureur, n'est point accouru à ton aide. » De quoi t'ont servi les flammes que ton » fils allume à son gré ? Et toi, déesse infa- » tigable dans les combats, qui peut t'ins- » pirer cette fierté qui se peint dans tes re- » gards ? Tu n'es point le fruit d'un tendre » hymen ; ce n'est pas au sein d'une mère » que tu as été conçue : tu dois le jour au » fer qui t'ouvrit un passage à travers le » cerveau de Jupiter. Pourquoi, endossant » une armure d'airain, fuis-tu le tendre » amour ? Si tu préfères les exercices de » Mars, c'est que tu ignores les douceurs » d'un lien mutuel, et que tu n'as jamais

» senti le charme qu'on goûte en aimant.
» N'avoueras-tu pas que celle d'entre nous
» qui tirent vanité des travaux guerriers dont
» elles retirent si peu de gloire, et qui re-
» noncent aux graces de leur sexe, sans
» avoir les avantages qui distinguent les
» hommes, sont des êtres bien faibles, et
» bien éloignés du degré de valeur auquel
» elles prétendent ? » C'est ainsi que Cypris
insultait à Pallas. Le prix de la beauté, qui
venait de lui être accordé en dépit de Junon
et de Minerve, était une source de malheurs
qui présageait la ruine des cités. L'infortuné
Pâris, transporté d'amour pour un objet qu'il
ne connaissait pas encore, et songeant déja
aux moyens de le posséder, manda aussi tôt
d'habiles ouvriers. Il les conduisit dans le
fond des forêts : là il leur donna ordre d'a-
battre les plus beaux troncs. Ces travaux,
qui devaient avoir une si funeste issue, furent
dirigés par les avis de Phéréclus, qui, pour

servir la passion insensée du fils de Priam, lui fit construire des vaisseaux. Déja ce malheureux prince avait quitté les sommets du mont Ida pour un élément perfide. Il voguait sur la vaste étendue des mers, après avoir offert sur le rivage plus d'un sacrifice à la déesse qui y reçut la vie. Bientôt les signes les plus fâcheux lui apparurent. Les flots irrités se soulevèrent au ciel, et le couvrirent, jusque vers le pôle où sont les deux ourses, d'un voile d'obscurité. L'air se confondit avec ces masses d'eau qui descendaient en une pluie affreuse : enfin le mouvement des rames causait un fracas horrible à la surface de la mer. Pâris, s'étant éloigné des bords où régna Dardanus, cinglait au-delà de l'embouchure du fleuve Ismare ; à peine avait-il doublé le promontoire de Pangée qui s'avance dans la mer de Thrace, qu'il découvrit la tombe de la trop sensible Phyllis : il reconnut l'enceinte qu'elle parcourut neuf fois en pleurant l'ab-

sence de son époux, s'impatientant de son retard, et demandant aux dieux quand est-ce qu'ils le ramèneraient sain et sauf dans ses bras. Après avoir côtoyé les champs fertiles de Thrace, il apperçut les cités de l'Achaïe, Phthie, dont les environs produisent abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, et la superbe Mycène. Il n'eut pas plutôt dépassé les prairies de l'Erimanthe, que Sparte se montra à ses regards. En la voyant assise sur les bords de l'Eurotas, il ne put méconnaître cette ville si célèbre par la beauté de ses femmes, et le séjour chéri d'un des enfans d'Atrée. Il vit tout près de-là la charmante cité de Thérapnée, située sur un côteau planté d'arbres qui donnent un ombrage délicieux. Sa navigation touchait à son terme; et déja, malgré le calme, on n'entendait plus le bruit des rames. Les matelots chargés de la manœuvre, jetaient les cordages à terre pour y amarrer le vaisseau. Pâris, après s'être

lavé dans les eaux limpides de l'Eurotas, s'avançait doucement vers les murs de Lacédémone : il observait de ne point élever trop de poussière en marchant, de crainte de se salir les pieds : il craignait qu'une démarche précipitée ne laissât trop à la merci des vents les boucles qui s'échappaient de dessous son casque. D'abord il considéra les superbes édifices élevés par un peuple ami de l'hospitalité : ensuite, admirant les temples consacrés aux dieux, il jugeait par la magnificence de ces bâtiments de la beauté du pays. Il s'arrêta quelque tems devant une statue d'or représentant Minerve, déesse tutélaire de la contrée : puis tourna ses regards vers une autre statue du jeune Hyacinthe. Jadis les Amycléens, le voyant jouer avec Apollon, avaient craint que Latone, se reprochant l'amour qu'elle avait eu pour Jupiter, n'enlevât cet enfant. Le dieu du jour avait ignoré que Zéphire fût épris du même feu dont il brûlait

pour le beau Hyacinthe ; et, dans la douleur qu'il eut de le perdre, la terre, pour le consoler, produisit sur le champ une fleur qui porta le nom de cet enfant chéri. Déja Pâris, comptant beaucoup sur l'effet de ses charmes, avait atteint le seuil du palais d'Atride. Non, jamais le fils de Jupiter et de Semelé n'eut tant d'attraits. Quoique le maître des dieux t'ait donné le jour, pardonne, ô Bacchus, l'injure que je viens de te faire : mais rien ne peut se comparer à l'éclat de la beauté de Pâris. Hélène, empressée de recevoir un tel hôte, courut à la porte de son appartement, et passa dans le vestibule. Après qu'elle se fut arrêtée un moment sur la porte pour considérer cet étranger, elle l'attira dans l'intérieur du palais, où elle lui ordonna de s'asseoir. Elle ne se lassait point de le regarder. D'abord elle le prit pour le fils de Cythérée, pour cet enfant aux tresses dorées qui veille au bonheur des amans ; mais elle re-

connut enfin que ce n'était pas l'Amour, puisqu'il n'était point armé du carquois où sont renfermées les flèches de ce dieu. Plus d'une fois, séduite par les graces enchanteresses de son nouvel hôte, elle crut voir devant ses yeux le dieu des raisins. Interdite à la vue de tant de charmes, elle s'écria : « Jeune » étranger, apprends-moi qui tu es? Les » parents à qui tu dois le jour sont sans » doute aussi aimables que toi; fais-moi con- » naître qui ils sont, et quels lieux t'ont vu » naître. Je ne vois point de famille dans la » Grèce à qui je puisse rapporter ton origine. » Tu ne commandes certainement pas à Py- » los, jadis fondée par Nélée. Je connais An- » tilope, et tes traits me sont absolument » étrangers. La riante Phthie, ce berceau » de tant de héros, ne t'est point soumise : » il n'est aucun des Eacides qui me soit in- » connu; j'ai vu par moi-même tout ce que » la renommée a publié de ces grands hommes.

» Je sais quelle est la beauté de Pélée, la
» gloire de Télamon, la bonté de Patrocle,
» et la valeur d'Achille. » C'est ainsi qu'Hélène, entraînée par le desir, parlait à son nouvel amant. Celui-ci, prenant la parole, lui dit du ton le plus tendre : « Peut-être as-tu
» entendu parler d'une ville qu'on nomme
» Ilion, située sur les confins de la Phrygie,
» et dont les murs sont l'ouvrage de Neptune
» et d'Apollon : peut-être aussi sais-tu qu'un
» prince fortuné, dont la noble origine re-
» monte au puissant fils de Saturne, règne en
» ces lieux? C'est de ce grand roi que je suis
» issu; et je cherche, en me signalant, à suivre
» l'exemple de mes illustres aïeux. Sache que
» je suis fils du riche Priam; je descends de
» Dardanus, qui fut engendré par Jupiter.
» Souvent les dieux ont quitté l'Olympe pour
» venir habiter parmi les hommes : tout im-
» mortels qu'ils sont, ils ont plus d'une fois
» supporté la servitude. C'est ainsi qu'on vit

» jadis Apollon et Neptune occupés à édifier » les murs de Troye, dont les fondements » sont inébranlables. Pour moi, princesse, » j'ai été établi juge entre des immortelles; » deux d'entr'elles se sont plaintes de l'arrêt » par lequel j'ai adjugé le prix de la beauté » à Vénus, qui m'a promis en récompense » une épouse charmante : Hélène est son » nom, et la déesse est sa sœur. C'est pour » elle que j'ai bravé les flots, et que je viens » ici serrer les nœuds que Cythérée elle même » m'ordonne de former. Ne me rebute point, » et ne dédaigne pas mon amour. Je ne t'en » dirai pas davantage; et que pourrais-je » ajouter à tout ce que je viens de t'apprendre? Tu sais que Ménélas est d'un sang » qui souffre patiemment une injure. Il n'est » point à Argos de femme aussi timide que » lui. Malgré la faiblesse naturelle à leur » sexe, elles ont quelque chose de mâle qui » les exclut du rang des femmes. » Tandis

que Pâris prononçait ces derniers mots, Hélène tenait fixés contre terre ses yeux tout faits pour l'amour; et ne sachant comment rompre le silence, elle ne répondait rien. Elle sortit enfin de ce ravissement où elle était plongée. « Ces murs, dit-elle, où tu reçus
» la vie, et qu'ont bâti les mains divines de
» Neptune et d'Apollon, j'ai souhaité sincè-
» rement de les voir; j'ai desiré de parcourir
» les lieux solitaires qui retentirent des chants
» harmonieux d'Apollon devenu berger, et
» ces pâturages où, selon l'arrêt rendu par
» les autres dieux, il conduisit plus d'une
» fois ses bœufs. C'en est fait; partons, et
» conduis-moi à Troye : je consens à t'y sui-
» vre, puisque la déesse des Amours le veut
» ainsi. Je crains peu la fureur de Ménélas,
» lorsqu'il apprendra que je me suis réfugiée
» dans Ilion. » C'est ainsi que cette beauté s'engageait à Pâris. Le soleil, ayant achevé sa course, fit place à la nuit, qui suspendit

les travaux des humains. Le lendemain l'Aurore se montrant, chassa par degrés le sommeil. Lorsqu'elle l'eut rendu plus léger, elle ouvrit les deux portes par où sortent les songes: l'une, d'où viennent ces visions brillantes, qui montrent la vérité aux humains, et de laquelle on entend retentir la voix des dieux qui ne trompe jamais; l'autre qui donne passage à la séduction qui nourrit l'esprit de vains fantômes. C'est à cette heure que Pâris conduisait Hélène sur ses vaisseaux, qui devaient l'éloigner des bords de Sparte. Ce fils de Priam, enhardi par les promesses de Cythérée, amenait à Troye celle qui devait y porter la désolation. Dès que l'Aurore eut vu cet enlèvement se consommer, Hermione, éperdue et jetant son voile en arrière, fit retentir le palais de ses gémissements. Aux cris qu'elle poussait, ses femmes accoururent. Lorsqu'elle les entendit à portée, elle leur parla ainsi: « Ne m'apprendrez-vous point, mes

» chères compagnes, où est allée ma mère ?
» elle m'abandonne, et me laisse plongée
» dans la douleur que me cause son départ.
» Hier au soir je l'accompagnais encore,
» lorsqu'avant de se livrer au sommeil, elle
» prit les clefs des appartements pour n'être
» point surprise en l'absence de Ménélas. »
En disant ces mots, elle fondait en larmes,
et ses femmes s'affligeaient avec elle : elles
craignaient l'excès de son affliction, et faisaient leurs efforts pour la consoler. « Princesse, lui disaient-elles, calmez votre douleur : Votre mère est sortie ; mais elle ne
» tardera pas à revenir, dès qu'elle apprendra
» combien elle vous fait verser de pleurs. Ne
» voyez-vous pas que les larmes qui coulent
» le long de vos belles joues, en ternissent
» l'éclat, et que tant de sanglots vont bientôt
» flétrir votre beauté. Peut-être votre mère,
» voulant aller joindre les jeunes femmes
» dans l'endroit où elles se rassemblent, s'est-

» elle égarée dans sa route, et se lamente-
» t-elle actuellement ; peut-être, allant dans
» la prairie consacrée aux Heures, pour y
» adorer ces jeunes divinités, s'est-elle ar-
» rêtée sur l'herbe encore humide de rosée ;
» peut-être enfin, après s'être baignée dans
» les eaux de l'Eurotas, a-t-elle voulu,
» avant d'arriver, se reposer sur les bords
» du fleuve. » Pourquoi me flattez-vous
ainsi, s'écria Hermione fondant en larmes,
et poussant de profonds soupirs ? « Ma mère,
» connaît parfaitement les entours de la mon-
» tagne et les bords de l'Eurotas : elle sait
» tous les chemins qui mènent au bosquet
» planté de roses, et à la prairie. L'astre du
» jour s'est couché, et ma mère n'a point
» paru ; sans doute elle a passé la nuit sur
» quelque rocher. Le soleil a recommencé
» sa carrière, et elle ne revient point. Hélas !
» ma mère, en quels lieux êtes-vous donc ? sur
» quelle montagne portez-vous vos pas errans?

» quelque bête féroce vous aura surprise et
» vous aura dévorée? Mais que dis-je? les
» monstres les plus farouches n'oseraient se
» désaltérer dans le sang du puissant maître
» des dieux. Peut-être qu'en roulant du haut
» de quelque précipice, votre corps horri-
» blement meurtri aura été arrêté par quel-
» ques racines qui se seront trouvées sur son
» passage: mais j'ai parcouru la forêt; il n'y
» a pas un arbre, pas une feuille que je n'aie
» considérée attentivement, et je n'ai trouvé
» aucune de vos traces. Ce ne sont pas les
» bois que j'accuse de mon malheur, et je
» ne crains pas davantage les eaux sacrées
» de l'Eurotas. Serait-il possible qu'elles fus-
» sent assez calmes pour vous retenir au fond
» submergée, sans vous porter de tems en
» tems à la surface? Les fleuves, ainsi que
» les mers, sont peuplés de Nayades, qui
» ne font point de mal aux femmes qui vont
» les visiter. »

C'est ainsi qu'Hermione exhalait sa douleur : elle étendit sa tête sur son chevet, et s'abandonna de nouveau au sommeil, dieu consolateur et digne compagnon de la mort. S'ils ont une même origine, ne doivent-ils pas aussi avoir toutes choses communes, et produire les mêmes effets? C'est ce qu'éprouvent souvent les femmes qui sont accablées du poids de leur affliction, et qui s'en soulagent en dormant. Bientôt Hermione, trompée par ses songes, crut avoir sa mère devant ses yeux; dans l'étonnement que lui causa cette vision, elle s'écria du ton de la plainte : « Vous vous êtes enfuie de ce palais, tandis » que j'étais endormie; vous m'y avez laissée » couchée dans le lit de mon père, et en » proie à mon désespoir. Quels monts n'ai-je » point parcourus pour vous chercher! quels » côteaux n'ont point retenti de mes cris! » Est-ce ainsi que vous m'abandonnez pour » suivre des nœuds dans lesquels Vénus veut

» vous attirer ? Ma fille, lui répondit Hélène, » aie pitié de ce que je souffre; et, quelque » peine que je t'aie causée, cesse de me faire » des reproches. Ce perfide étranger, envers » qui nous avons exercé hier l'hospitalité, » a employé la séduction pour m'enlever. »

A ces mots, Hermione se leva en sursaut; et ne voyant plus sa mère, elle jeta des cris affreux. « Enfans de l'air, dit-elle, oiseaux » qui franchissez l'espace avec tant de rapi- » dité, allez en Crète, et dites à Ménélas » qu'un homme sans foi est arrivé hier à » Sparte, et qu'il a souillé la gloire de sa » maison. »

En disant ces mots, elle s'inondait de larmes; elle errait çà et là dans l'espoir de rencontrer sa mère, mais c'était en vain. Cependant Pâris, ayant traversé les villes des Ciconiens, et passé le détroit auquel Hellé donna son nom, avait conduit son amante dans les ports Phrygiens. Cassandre,

voyant du haut des tours d'Ilion la nouvelle conquête de son frère, s'arrachait les cheveux, et déchirait son voile tissu d'or.

Troye ouvrit enfin ses superbes portes, et reçut dans ses murs l'auteur de sa ruine.

FIN.

LA PRISE DE TROYE,

CONTE,

PAR TRYPHIODORE.

LA PRISE DE TROYE,

CONTÉ.

DIVINE Calliope, apprends-moi quelle fut la fin si long-tems attendue d'une guerre féconde en pénibles travaux, raconte-moi les ruses et les machinations que Minerve sut employer pour défendre les Grecs qu'elle protégeait. Sers mon impatiente curiosité ; ne lui dérobe aucune circonstance : hâte-toi de chanter cet antique sujet de discorde. Enfin, dis-moi quelle fut l'issue de tant de combats.

On comptait déja la dixième année depuis que Bellone exerçait sa fureur contre les

Grecs et les Troyens, sans pouvoir se rassasier de carnage. Les lances n'avaient plus de force dans la main des guerriers, fatiguée de meurtres; leurs épées ne répandaient plus la terreur; on n'entendait plus retentir les armures d'airain; les baudriers auxquels elles étaient suspendues, étaient prêts de se rompre : à peine les boucliers offraient-ils encore quelque résistance aux traits qui venaient les frapper : les arcs avaient perdu leur ressort, et les flèches leur rapidité. Les coursiers, à l'écart, et la tête penchée sur la crêche, semblaient déplorer dans l'oisiveté la perte des compagnons de leurs anciens travaux; ils regrettaient en vain la triste destinée de leurs guides fidèles. Le fils de Pélée, privé de vie, avait rejoint son cher Patrocle : le vieux Nestor répandait des larmes sur son fils Antiloque : Ajax devenu furieux, et tournant ses forces contre lui-même, avait rougi le fer homicide des flots de son propre sang;

les Troyens, désolés en voyant Hector indignement traîné autour de leurs murailles, n'avaient pas seulement à gémir de leurs maux; sensibles aux douleurs des nations étrangères, dont ils avaient emprunté le secours, ils versaient aussi des larmes avec elles. Les Lyciens pleuraient Sarpédon, que sa mère elle-même, enorgueillie des faveurs du maître des dieux, avait jadis envoyée à Troye, où le fils de Ménétius l'avait frappée du coup mortel: les Thraces s'attendrissaient sur l'infortune de Rhésus leur chef, surpris au milieu de la nuit, dans le tems qu'il était plongé dans un sommeil funeste: l'Aurore, accablée de douleur en perdant son fils Memnon, s'était cachée dans un nuage, voulant obscurcir par-là l'éclat du jour qui lui était devenu odieux: des filles guerrières, venues des bords du Thermodon, où elles ont coutume de se couper l'extrémité de la mamelle, s'affligeaient du trépas de la vaillante Pen-

thesilée leur reine, qui, en arrivant au camp, où tant de peuples divers se trouvaient réunis, s'était signalée en dissipant les bataillons ennemis, forcés de se retirer sous leurs vaisseaux. Achille seul avait pu réprimer ses efforts : il l'avait frappée de sa lance ; et, après lui avoir ôté la vie, il s'était emparé de ses dépouilles, et lui avait rendu les honneurs de la sépulture. Les sacrés remparts d'Ilion n'avaient point encore reçu de brèche ; ses murs, élevés par des mains divines, avaient été posés sur des fondements inébranlables. Les Grecs se plaignaient d'une si longue résistance : Pallas elle-même, quoiqu'infatigable, déja près de succomber sous le poids de ses travaux, n'aurait recueilli aucun fruit de ses sueurs, si le divin Hélénus ne s'était réfugié dans le camp des Grecs, pour n'être pas témoin à Troye de la flamme adultère de Déiphobe. On eût dit qu'il y était venu pour soulager la peine de Ménélas, en lui prédi-

sant la ruine tant retardée d'Ilion. Cependant les Argiens, voulant accomplir cet oracle, s'empressèrent de faire leurs préparatifs pour quelque action décisive. Le fils d'Achille et de la belle Déidamie, ayant quitté Scyros, sa patrie, si renommée pour la beauté de ses jeunes filles, s'était rendu sous les murs de Troye. Ce héros, dont les belles joues n'étaient point encore ombragées de poil foller, montrait déja dans les combats la valeur de son père. Il apportait aux Grecs une statue de Minerve, qu'il regardait comme inviolable. C'était un don que la déesse elle-même lui avait fait pour favoriser un peuple qu'elle chérissait. Epéus, guidé par les conseils de cette immortelle, s'occupait alors à construire un cheval d'une grandeur prodigieuse, qui devait faire l'admiration et la désolation des Troyens. Le bois destiné à cet ouvrage, était descendu des sommets du mont Ida dans la plaine; il avait été tiré des

mêmes forêts qui avaient fourni les vaisseaux que Pheréclus avait fait construire par les ordres de Pâris; source infinie de malheurs. Cet habile architecte avait ménagé entre les côtés de cette énorme machine une cavité pareille à celle que forme l'intérieur d'un vaisseau. Il avait mis la plus grande précision dans ce travail. Au-dessus du poitrail s'élevait le cou de l'animal, sur lequel on voyait flotter une crinière, dont le haut était attaché par un nœud qui formait un ornement au-dessus de sa tête. Deux pierres précieuses, un béril et une améthyste, placés dans chaque orbite, imitaient parfaitement l'éclat des yeux. Le violet et le pourpre se confondant, produisaient une nuance pareille à celle d'un œil bleu. L'ouvrier n'avait pas négligé de placer dans chaque mâchoire des dents d'argent, qui serraient fortement un mors fait avec beaucoup de soin. Il avait pratiqué une ouverture secrette, qui venait aboutir

aboutir à la bouche, et à la faveur de laquelle l'air intérieur, se renouvellant, laissait respirer librement ceux qui devaient se cacher dans le corps de l'animal. Un autre conduit ouvert à travers ses naseaux, était encore destiné à rafraîchir l'air au-dedans. On voyait s'élever au-dessus de la tête des oreilles qui se redressaient sans cesse, et semblaient attendre le signal du clairon. La tournure du dos était admirable ; il allait parfaitement ensemble avec les flancs, et les cuisses tombaient très-naturellement sous la croupe. Une queue superbe descendait, en flottant, jusqu'au bas des jambes, et traînait à terre ; semblable à une branche de cep qui serpente le long du terrein, où elle est entortillée par ses pampres. Ses pieds se mouvaient très-lentement et très-difficilement ; leurs articulations n'étant point flexibles, comme elles auraient du l'être pour exécuter des mouvements rapides. La manière dont ce cheval

avait été construit, l'aurait forcé à rester en place, si le génie de l'ouvrier ne lui eût suggéré des ressources. Ses jambes étaient soutenues sur des plaques d'airain, qui lui tenaient lieu de cornes ; leur extrémité était enchassée dans une brillante écaille de tortue, au moyen de laquelle ses pieds ne touchaient jamais à terre. Une porte et un escalier, ménagés avec art sur le côté de cette énorme machine, servaient à y introduire des bataillons Grecs : au moyen de cette échelle et de cette ouverture, il était aisé d'y monter, et de se porter au-dehors dans le besoin. On voyait descendre des guirlandes de fleurs le long de son cou, et jusques vers le bout de ses naseaux. Quant à son mors, il était orné d'ivoire et d'airain incrusté d'argent. Dès qu'Epéus eut achevé de construire ce cheval, qui devait être si funeste aux Troyens, il lui posa les jambes sur des roues, afin qu'on pût le traîner dans la campagne, et qu'il

n'opposât pas une trop grande résistance aux ennemis, lorsqu'ils voudraient le faire entrer dans leurs murs. Tel était cet animal de prodigieuse structure : il répandait autour de lui l'admiration et l'effroi ; s'il eût été possible de l'animer, le dieu Mars lui-même, qui se plaît à combattre à cheval, n'aurait pas refusé de monter celui-là. L'architecte avait élevé une grande muraille, dont l'enceinte lui avait servi d'atélier, afin qu'aucun des Grecs ne se doutât de son stratagême, et n'en prévînt l'effet, en livrant aux flammes un ouvrage aussi parfait.

Cependant les chefs de l'armée Grecque, se dérobant au tumulte et aux cris de leurs soldats, pressés du desir de combattre, s'étaient rendus au conseil convoqué auprès du vaisseau d'Agamemnon. La belliqueuse Minerve ayant pris la forme d'un héraut, y était venue aussi pour assister Ulysse de ses conseils. En effet, elle prêta un tel charme à ses dis-

cours, qu'on eût dit que le plus doux nectar découlait de sa bouche. Ce héros s'abandonnant aux inspirations de la déesse, parut d'abord immobile : il tenait les yeux fixés contre terre, comme un homme privé de sens. Mais bientôt, donnant un libre cours à ses paroles, il tonna dans l'assemblée. Ses auditeurs, entraînés par le doux torrent de son éloquence, croyaient voir tomber du haut des monts une source sacrée. « Amis, » s'écria-t-il, c'en est fait, et tout est prêt » pour l'exécution de notre stratagême. Ce » sont, à la vérité, des mains mortelles qui » ont achevé l'entreprise; mais Minerve elle- » même en a conçu l'idée. Sans doute vous » n'hésiterez pas à me suivre, vous qu'on » vit toujours remplis de confiance en vos » propres forces, et qui de tout tems fûtes » animés du courage le plus intrépide, et » que rien ne peut abattre ? Il serait hon- » teux qu'on vous vît retenus plus long-tems

» sur ce rivage, faisant de vains efforts, et
» vieillissant dans des travaux inutiles. Vi-
» vons pour terminer une glorieuse con-
» quête; ou mourons, s'il le faut pour nous
» soustraire à l'ignominie. Tous les présages
» ne sont-ils pas pour nous contre nos enne-
» mis? Rappelez-vous cet oiseau que vous
» vîtes sur une platane, cherchant à défendre
» sa couvée contre un vieux dragon qui dé-
» vora la mère avec ses petits à peine éclos. Si
» Calcas vous a annoncé la volonté des dieux;
» enfin, s'il faut en croire le divin Hélénus
» qui vient de passer dans notre camp, tout
» nous promet une victoire prochaine. Croyez-
» en donc mes avis, et ne perdons pas de tems
» à nous placer dans le ventre du cheval.
» Que les Troyens séduits par la ruse d'une
» vaillante déesse, et courant eux-mêmes
» au-devant de leur perte, puissent bientôt
» introduire dans leur cité la cause de leur
» ruine. Que ceux qui ne pourront nous suivre

» mettent le feu à nos tentes; et qu'après avoir
» préparé nos vaisseaux pour leur départ,
» ils s'éloignent des bords d'Ilion, en fei-
» gnant de faire route vers leur patrie, jus-
» qu'à ce qu'ils apperçoivent de quelque ri-
» vage voisin des feux allumés sur les hau-
» teurs, pour les avertir de revenir sur leurs
» pas. Sur-tout qu'à ce signal vos rameurs
» ne ralentissent point leurs efforts. Gardez-
» vous de ces terreurs que la nuit fait naître
» quelquefois dans les cœurs timides. Con-
» servez précieusement le sentiment respec-
» table de votre ancienne valeur; et que
» nul de vous, en souillant sa gloire, ne
» perde le prix de ses travaux, lorsque vous
» toucherez au moment de remporter les dé-
» pouilles de l'ennemi. »

A ces mots, Ulysse sortit de l'assemblée. Le divin Néoptolème, cédant à ses sages avis, fut le premier à le suivre. Tel on voit un jeune coursier précipiter ses pas dans la cam-

pagne encore humide de rosée : fier des nouveaux ornements dont on vient de le parer, il s'élance sans attendre les coups de fouet, ou les menaces de son maître. Le fils de Tydée, Diomède, marche sur les traces de Néoptolème, et s'étonne de retrouver si-tôt en lui le généreux Achille. Cyanippe vient après lui, Cyanippe issu d'un sang illustre par Cométho, sa mère, qui jadis avait été unie par l'hymen à Tydée, après la mort duquel elle se donna au brave Egiale, dont la perte lui coûta bientôt de nouveaux regrets. La naissance de ce héros fut le fruit de ce second hyménée. Ménélas se leva aussi-tôt après. Il était transporté de rage; et dans sa fureur, il souhaitait ardemment de rencontrer Déiphobe, le dernier ravisseur d'Hélène, pour venger sur lui son déshonneur. L'impétueux fils d'Oïlée, Ajax le Locrien, suivait ses pas : il était encore dans son bon sens, et Cassandre n'avait point encore essuyé l'outrage

qu'il lui fit dans la suite. Ce héros entraînait avec lui Idoménée, roi de Crète, prince d'un âge mûr, et dont les cheveux étaient à demi blanchis par les années. Le vaillant Thrasymède, fils de Nestor, et Teucer, fils de Télamon, dont les traits, quoique lancés de loin, atteignaient toujours le but, marchaient avec eux. On voyait accourir a leur suite Eumélus, et Calcas, l'interprête des dieux, qui prévoyait déja que les Grecs, parvenus au terme de leurs fatigues, allaient se rendre maîtres de Troye, à l'aide de la fatale machine qui devait les y porter. Démophoǹ et Acamas, tous deux fils de Thésée, jaloux de se signaler dans cette expédition, voulurent aussi en être : cette faveur leur fut accordée, de même qu'à Anticlus, roi d'Ortigie. Ce dernier étant mort dans les flancs du cheval, les Grecs le pleurèrent, et lui rendirent les derniers devoirs, avant que d'en sortir. Pénélée, Mégès, le brave Anti-

phate, et les deux fils de Pélias, Amphidamas et Euridamas, dont le premier portait toujours son arc avec lui, accompagnèrent les autres héros. Epéus fut le dernier à monter dans cette machine qu'il avait construite avec tant d'habileté.

Tous ces guerriers, ayant adressé leur prière à la déesse aux yeux bleus, dont Jupiter est le père, précipitaient leurs pas vers le cheval d'invention divine, destiné à les recevoir. Minerve, toujours propice à leurs vœux, les pourvut de nectar et d'ambroisie dont les dieux se nourrissent, de crainte qu'étant sans cesse occupés du piège qu'ils tendaient à leurs ennemis, ils ne songeassent point à se prémunir contre la faim. Ainsi qu'on voit, après la saison des frimats, les nues portées rapidement par des vents orageux, couvrir les champs de flocons de neige qui condensent l'air en tombant; lorsque ces neiges fondues descendent des montagnes en tor-

rent, les bêtes sauvages, effrayées à l'approche de ces bruyantes eaux, fuient au-devant d'elles, elles sautent légèrement d'une éminence à l'autre, jusqu'à ce qu'elles se soient tapies dans le creux de quelque rocher, où, couchés sur leurs membres palpitans, elles attendent en silence que ces flots impétueux se soient écoulés. Ainsi les Grecs se portant avec ardeur, chacun à son poste, dans le ventre du cheval, se montraient infatigables. Ulysse, à qui l'on avait confié la garde de la porte, eut grand soin de la fermer, dès que les flancs du cheval eurent reçu tous ceux qui devaient y entrer. Il se plaça sur une hauteur, pour être plus à portée de découvrir au loin. Les Atrides avaient déja donné leurs ordres pour qu'on employât des ouvriers de l'armée à démolir la muraille, derrière laquelle était caché le chef-d'œuvre d'Epéus : Ulysse fut aussi d'avis de le mettre à découvert, afin qu'étant apperçu de plus

loin, il attitât les regards de tous ceux qui seraient à portée de juger de la beauté de ses proportions. En conséquence, la démolition ordonnée par le roi des rois fut exécutée. Dès que le soleil, précipitant ses rayons dans l'Océan, eut fait place à la nuit, on entendit des hérauts publier dans le camp, qu'il fallait délier les cordages qui retenaient les vaisseaux à terre; et qu'après avoir porté la flamme dans les retranchements, et détruit les tentes qui y étaient dressées, on devait s'éloigner du rivage Troyen. Déja les Grecs traversaient les flots où se précipita jadis la fille d'Athamas: ils ne laissaient derrière eux que le perfide Sinon, qui, pour mieux tromper l'ennemi et le perdre plus sûrement, s'était lui-même meurtri de coups. Tel qu'on voit un rusé chasseur se tapir à l'écart entre des branches touffues, tandis que ses compagnons dressent leurs filets autour d'une enceinte plantée de pieux; il ne pense pas que

sa proie puisse lui échapper ; il guette en silence, et l'œil toujours fixé vers le piège, il observe attentivement tous les animaux qui viennent s'y rendre. Tel le malheureux Sinon, s'étant impitoyablement déchiré le corps, méditait la ruine des Troyens. Le sang qui sortait de ses blessures ruisselait le long de son dos.

Cependant la flamme ravageant les tentes des Grecs, brillait au milieu des ténèbres de la nuit ; on la voyait s'élancer avec impétuosité, et vomir des tourbillons de fumée. Le dieu dont les feux exercent au loin leur fracas, Vulcain lui-même présidait à cet incendie : c'était lui qui portait dans tout le camp l'élément destructeur. La déesse, sa mère, excitait l'ardeur des flammes par son souffle divin. L'Aurore n'était pas loin de paraître, lorsque la Renommée, qui ne sait rien taire, vint répandre la terreur dans l'esprit des Troyens et de leurs épouses, en leur mon-

trant les torrents de fumée qui s'élevaient dans l'air. A l'instant ils se rendirent en hâte hors de leurs portes. Bientôt la campagne fut couverte de gens à pied et à cheval, cherchant à reconnaître si ce qu'ils voyaient n'était point une ruse de la patt des Grecs. Les uns, traînés dans leurs chariots par d'agiles mulets, accompagnaient hors des murs leur roi Priam; les vieillards, ranimés à la vue de ceux de leurs enfans qui avaient échappé à la fureur de Mars, accouraient en diligence, malgré la pesanteur de l'âge: ils se promettaient enfin de voir couler le reste de leurs jours dans une heureuse liberté. Mais, hélas! leur joie ne devait pas durer long-tems, et les décrets de Jupiter étaient prêts de s'accomplir.

Les Troyens n'eurent pas plutôt apperçu le cheval de merveilleuse structure, qu'ils se rassemblèrent autour de lui pour le considérer. Ils ne pouvaient se lasser de se ré-

crier sur la beauté de ce chef-d'œuvre. Telle on voit une troupe de geais faire retentir l'air de leurs cris, à l'aspect d'un aigle qui plane au-dessus d'eux, et dont la force les étonne. Dans l'admiration dont les Troyens sont saisis, ils forment mille projets aussi légers qu'absurdes, sans savoir auquel s'arrêter. Ceux-ci rebutés d'une guerre qui les a épuisés, et détestant une machine qui est l'ouvrage de leurs ennemis, veulent qu'on la précipite du haut des rochers les plus élevés, ou qu'elle soit détruite par le tranchant de la hache : ceux-là espérant tirer quelque parti d'un chef-d'œuvre aussi parfait, et desirant de le conserver, veulent en faire une offrande aux immortels, et le suspendre aux voûtes de leurs temples, où il deviendra peut-être dans la suite le sujet de nouvelles hostilités, si les Grecs sont tentés de le reprendre.

Tandis qu'on délibérait sur ces divers expédients, on vit paraître dans la cam-

pagne un misérable couvert de plaies, et dont aucun vêtement ne cachait l'affreuse nudité : les meurtrissures qui paraissaient à la surface de son corps, étaient les marques d'autant de coups de fouet donnés avec force. Il s'approcha, et se voyant à portée de Priam, il se jeta à ses pieds, lui tendit des mains suppliantes; et, après avoir embrassé les genoux du vieillard, il implora sa clémence, en lui adressant ce discours artificieux : « Il-
» lustre héritier du trône de Dardanus, si
» tu daignes prendre en pitié un malheureux
» qui a passé les mers avec les Grecs, pour
» aborder en ces lieux, tu sauveras la vie à
» un homme destiné à être le libérateur des
» Troyens et de leur ville; en un mot, à
» l'ennemi mortel des Grecs. Vois en quel
» horrible état ils m'ont mis : sans doute ils
» craignent peu la vengeance céleste. Hélas!
» que leur avais-je fait pour me traiter si
» indignement? Mais ce n'est pas la première

» injustice dont ils se sont rendus coupables.
» N'ont-ils pas commis la plus noire ingra-
» titude, en enlevant à Achille le prix de
» son courage ? Philoctète, abandonné par
» eux dans une isle déserte, n'a-t-il pas
» éprouvé toute leur perfidie ? Palamède enfin
» n'est-il pas tombé sous leurs coups, victime
» d'une basse jalousie ? Que de tourments,
» ô ciel ! ces barbares m'ont fait souffrir ! et
» cela, parce que j'ai refusé de m'en re-
» tourner avec eux, et que j'ai tâché de
» persuader à mes compagnons de ne point
» quitter ce rivage. Les cruels ont suivi les
» conseils des plus jeunes d'entr'eux ; ils
» m'ont battu sans pitié : après m'avoir dé-
» pouillé, ils m'ont horriblement écorché à
» coups de lanières, et ils m'ont laissé sur
» une terre étrangère. Prince fortuné, sois
» toujours l'imitateur fidèle du maître des
» dieux, de cet auguste protecteur des
» malheureux réduits à l'état de supplians.
» Quel

» Quel triomphe pour les Grecs, si tu permettais aux Troyens de violer en ma personne les droits de l'infortune et de l'hospitalité! Daigne m'accueillir, et je te promets que tu n'auras point à craindre de la part des Grecs de nouvelles hostilités. »

Il dit, et le vieillard cherchait à le rassurer, en lui parlant du ton le plus affable: « Ami, lui dit-il, pourrais-tu éprouver encore des alarmes au milieu de nous, et lorsque tu n'as plus aucune injure à redouter de la part des Grecs? Tu seras désormais notre ami; et ce titre seul te tiendra lieu de pattie et de biens. Mais, de grace, dis-moi à quoi bon cette admirable machine? dans quelle vue a-t-on consttuit cet énotme cheval, dont le seul aspect inspire une surprise mêlée d'effroi? Apprends-moi ton nom, ta naissance; que je sache enfin d'où sont partis les vaisseaux qui t'ont conduit sur ces bords. »

L'étranger, toujours fécond en ruses, et feignant de prendre courage, repartit ainsi : « Je répondrai à toutes tes questions, puis- » que tu me l'ordonnes. J'ai reçu le jour dans » Argos, et je me nomme Sinon. Aésimus, » un mortel blanchi par les années, est mon » père. C'est au génie d'Epéus que les Grecs » doivent l'invention de ce cheval, que d'an- » ciens oracles leur avaient promis. Sache » que les dieux ont arrêté que si vous le » laissez dans la campagne, Troye doit » tomber au pouvoir des Grecs : si Pallas, » au contraire le reçoit dans son temple, » comme un hommage rendu à sa divinité, » vos ennemis s'enfuiront, honteux d'avoir » fait jusqu'ici d'inutiles efforts. Ne perdez » donc point de tems; entortillez des chaînes » autour de cette fatale machine, et con- » duisez-la ainsi dans votre citadelle, dont » l'enceinte est si chère à la déesse des » combats. »

Dès qu'il eut achevé ces mots, le roi lui fit apporter des vêtements, et lui ordonna de s'en couvrir. Cependant les Troyens, ayant passé des bandes de cuir et de fortes chaînes autour du corps du cheval, le traînaient dans la campagne, à l'aide des roues sur lesquelles il était monté. Ils ignoraient qu'il portait dans ses flancs l'élite des héros Grecs. Des joueurs de flûte et de luth, rassemblés au-devant de lui, faisaient retentir l'air de leurs concerts. Hélas! misérables humains, que vos vues sont bornées! Un nuage épais nous dérobe l'avenir : séduits par de vains transports, nous courons souvent, sans le savoir, à notre ruine. Ainsi le plus terrible fléau menaçait les Troyens, et eux-mêmes allaient l'introduire dans leurs portes. Ils avaient cueilli toutes les fleurs des bords du Simoïs, et ils couronnaient déja de guirlandes le cheval auquel le destin avait attaché leur perte. La terre gémissait sous le poids

de l'airain dont les roues étaient entourées; l'essieu, surchargé d'un poids énorme, criait horriblement; l'on entendait craquer le bois assemblé avec un art infini; la chaîne qui traînait à terre, et qui y formait plusieurs circonvolutions, élevait des tourbillons de poussière dont l'air était obscurci; les cris de la multitude employée à traîner cette machine, faisaient un bruit épouvantable. Les Hamadryades du mont Ida firent retentir les bois de leurs frémissements; le Xanthe désespéré roula ses eaux avec plus de fracas; l'on entendit le Simoïs, à son embouchure, pousser des cris affreux: enfin, Jupiter embouchant la trompette céleste annonçait l'approche de la guerre.

Cependant les Troyens avançaient toujours, traînant après eux l'auteur de leur ruine. Les inégalités du terrein et les rivières qu'il fallait traverser, leur rendaient le chemin très-pénible: malgré ces obstacles, le

cheval les suivait aux autels de Pallas. Il semblait s'enorgueillir de ce qu'il devait en être l'ornement. La déesse, frappant de sa main divine la croupe de l'animal, augmentait la rapidité de sa marche : aussi franchissait-il l'espace plus promptement qu'une flèche. Il atteignit facilement ses conducteurs, quelque précipitée que fût leur marche. On ne le vit pas prendre un instant de relâche, jusqu'à ce qu'il fût rendu sous les murs de Troye. Les portes n'étaient pas assez larges pour le recevoir ; mais Junon accourut, et lui en rendit l'accès facile. Neptune, assis au haut des tours d'Ilion, enfonça les portes d'un coup de son trident, et lui en ouvrit l'entrée. Aussi-tôt les femmes Troyennes, accourant des divers quartiers de la ville, se rassemblèrent autour de cette merveille. Les vierges, les jeunes filles dont la main était déja promise, celles enfin qui joignaient au titre d'épouse celui de mère, toutes expri-

maient leur joie par leurs chants et par leurs danses. Les unes apportaient des tapis brodés, pour en parer ce superbe cheval, et le mettre à couvert; d'autres, déliant leurs riches ceintures, afin de pouvoir agir plus librement, l'entouraient de guirlandes qu'elles avaient tressées elles mêmes : l'une d'entr'elles, faisant servir à des libations la liqueur renfermée dans un très-grand tonneau, en laissa couler un vin exquis, mêlé d'une infusion de safran doré. La terre ainsi abreuvée exhalait une odeur délicieuse. Les cris des femmes répondaient à ceux des hommes; les enfans mêlaient leurs voix aigues aux sons débiles que poussaient les vieillards. Comme on voit des grues arriver en troupe des rivages situés par-delà le vaste Océan, ces filles de l'hiver annoncent leur venue par les cris qu'elles font entendre au haut des airs; elles planent, et, disposées en rond, elles gardent toujours un ordre admirable : le laboureur, affligé du

retour des frimats, se désole en les voyant. Ainsi les Troyens, assemblés en tumulte au-devant de leurs portes, amenaient un cheval qui portait dans ses flancs des bataillons; ils allaient le déposer dans leur citadelle.

Dans ces entrefaites, Cassandre, agitée par l'esprit prophétique, et ne pouvant plus demeurer renfermée dans son appartement, en avait brisé la porte, et courait au-dehors. Telle on voit une génisse piquée par un insecte, vrai fléau de son espèce, s'élancer avec légèreté: c'est en vain que le berger attend son retour; elle n'entend plus sa voix qui l'appelle, elle a oublié ses pâturages qu'elle aimait tant: depuis qu'elle a senti l'aiguillon de son ennemi, elle a fui loin de ses parcs. Telle la fille de Priam, en proie au trait dont elle était déchirée en découvrant un avenir fâcheux, agitait le laurier sacré; elle remplissait la ville de ses hurlements. Ni ce qu'elle doit au sang illustre dont elle est issue,

ni ce qu'elle doit à ses amis, rien ne peut la retenir; elle a perdu jusqu'au sentiment de la pudeur, si cher à son sexe. L'excès de fureur auquel elle est livrée, est pire que l'état de ces femmes Thraces, qui, troublées par le son des flûtes de Bacchus, lorsqu'il court sur les montagnes, et ressentant toute la rage que ce dieu sait inspirer, restent immobiles, sans que rien puisse détourner leurs regards de l'objet sur lequel ils se sont fixés : on les voit secouer leur tête dépouillée de tout ornement, et ceinte uniquement d'une bandelette de lierre attaché par un cordon : ainsi Cassandre, conduite par son délire, errait çà et là.

Souvent dans les accès de son désespoir elle s'arrachait les cheveux; et, déchirant sa poitrine, elle jetait des cris effroyables. « Insensés que vous êtes! dit-elle, en s'adres-» sant aux Troyens, quelle fureur aveugle » vous a fait conduire dans vos portes ce

» cheval, ouvrage de la perfidie ? Pourquoi » vous précipiter ainsi dans la nuit éternelle ? » c'est à la mort que vous courez ; un som- » meil funeste va fermer vos yeux pour ja- » mais : ne voyez-vous pas que vos ennemis » sont campés dans cette prodigieuse ma- » chine ? C'est à cette heure que vont s'ac- » complir les tristes visions qui ont troublé » le repos d'Hécube. Rien ne s'opposera » désormais aux efforts de nos ennemis ; ils » touchent à l'exécution de leur entreprise, » et leurs succès vont terminer la guerre. » Un bataillon de héros Grecs est prêt à » fondre sur nous : ils n'attendent qu'une » nuit obscure pour sortir des flancs où ils » sont enfermés ; ils brûlent de descendre à » terre pour nous livrer combat. Malgré les » ténèbres, nous verrons briller le fer ho- » micide levé contre nous. Avec quelle ar- » deur ces braves guerriers vont s'élancer » dans la mêlée ! Vos femmes, alarmées à

» l'aspect de tant de soldats issus du ventre
» du cheval, s'enfuiront, et ne pourront
» tenir contre une semblable multitude. La
» déesse qui a conçu le plan de cette ma-
» chine, la délivrera du poids dont elle est
» surchargée; Pallas elle-même, qui se plaît
» à désoler les cités, favorisera cette espèce
» d'enfantement qui doit nous coûter tant de
» larmes. Je vois déja les flots de notre sang
» rejaillir sur nos meurtriers; ils se repaissent
» de carnage. Les femmes, enveloppées dans
» le malheur commun, sont chargées de fers.
» Un feu dévorant s'est glissé dans nos murs:
» c'est du sein du cheval qu'il est sorti. Hélas!
» malheureuse Cassandre, hélas! chère pa-
» trie, tu vas être réduite en poussière. L'ou-
» vrage des dieux va périr: des murs qu'ils
» ont bâti eux-mêmes, et que Laomédon
» fonda jadis, sont prêts d'être renversés.
» O mon père! je gémis d'avance sur tes mal-
» heurs et sur ceux d'une reine infortunée;

» une chûte affreuse t'attend. Couché désor-
» mais aux pieds des autels que tu as élevés
» dans ton palais au grand Jupiter, tu n'auras
» plus d'autre ressource que de l'implorer.
» Et toi, mère trop féconde, d'autres humi-
» liations te sont réservées : après avoir vu
» massacrer tes enfans, les dieux t'ôteront
» la figure humaine, pour te changer en
» une bête furieuse. Polixène, ma sœur,
» mes larmes te suivront dans le tombeau
» qu'on t'aura élevé aux environs de Troye.
» Fassent les dieux qu'un de nos vainqueurs,
» sensible à la peine que m'aura causée ta
» perte, daigne m'immoler à sa fureur, et
» joindre ainsi mes cendres aux tiennes.
» Hélas! ma mort ne sera pour Agamemnon
» qu'un faible dédommagement de tant de
» fatigues essuyées pour nous perdre. Ouvrez
» enfin les yeux, et dissipez un nuage que
» le destin ennemi répand autour de vous
» pour vous égarer. Que ce cheval qui porte

» tant de héros dans ses flancs, tombe sous » l'effort de la hache, qu'il périsse dans les » flammes; et que les Grecs qui s'y sont ca- » chés, y trouvent un bûcher, digne prix de » leur perfidie. Lorsque vous vous serez » ainsi vengés, les festins, les danses, tous » les plaisirs vous seront permis, après avoir » fait des libations aux dieux qui vous auront » rendu la liberté, l'objet de vos vœux les » plus doux. »

Elle parla ainsi, sans qu'on ajoutât foi à ses discours. Apollon, qui lui avait accordé le don de prévoir dans l'avenir, avait fait ensorte que personne ne croyait à ses oracles. Priam qui l'entendit, ne lui répondit que par les reproches les plus amers. « Quelle » audace, quelle impudence est la tienne, » lui dit-il, et quel mauvais génie te porte » encore aujourd'hui à nous annoncer des » malheurs? C'est en vain que tu nous ré- » vèles tes oracles. La fureur qui s'est em-

» parée de ton esprit, ne s'est donc point » calmée, et ta langue ne se contiendra jamais ? Tu t'affliges de notre bonheur, et » tu nous prédis notre ruine, au moment » même où Jupiter fait briller à nos yeux » l'espoir de la liberté, lorsqu'il vient de » dissiper les vaisseaux ennemis! On ne voit » plus les lances agitées dans la main des » guerriers; les arcs restent détendus; on » n'entend plus le cliquetis des épées, ni le » siflement des flèches : des exercices plus » doux, la danse et le chant sont le signal » de notre victoire. Les mères n'ont point » à pleurer leurs enfans; les épouses qui armèrent elles-mêmes leurs jeunes époux » avant le combat, ne se reprochent point » d'avoir hâté leur départ, puisque leur retour les comble de joie : enfin Pallas, notre » déesse tutélaire, reçoit l'offrande que nous » lui faisons du cheval attiré dans son temple.
» Et tu ne rougis pas de venir débiter à la

» porte de mon palais d'indignes mensonges ?
» Quel fruit pouvons-nous retirer de tes
» prophéties ? elles sont vaines, et les murs
» sacrés d'Ilion en sont profanés. Abandon-
» ne-toi, si tu le veux, au désespoir; mais
» laisse-nous les danses, les festins et les
» chansons. Nous n'avons plus de sujets
» d'alarmes, et nous nous passerons bien
» de tes folles prédictions. » En achevant ces mots, il ordonna qu'on ramenât sa fille dans l'intérieur du palais : la princesse obéit avec peine aux ordres de son père. Cependant étant rentrée dans son appartement, et s'étant jetée sur son lit, elle fondit en larmes, en pensant à sa triste destinée. Elle se représentait déja la flamme faisant des progrès rapides autour des murailles de sa patrie.

Dans le même tems les Troyens, rassemblés dans le temple de Minerve, protectrice de leur ville étaient occupés à placer sur de riches piédestaux le cheval qu'ils venaient de

lui offrir. Le feu consumait les victimes consacrées à la déesse, et ses autels étaient tout fumans de la graisse des sacrifices. Les dieux rejetaient ces hécatombes : on ne voyait partout que festins ; on s'abandonnait à une joie effrénée, dont l'excès devenait encore pire par la stupidité que l'ivresse répandait sur tous les esprits. On ne pensait plus à rien : personne n'était à son poste ; et l'on ne cherchait qu'un prétexte pour y manquer. Entre ceux à qui l'on avait confié la garde des portes, il y en avait bien peu qui songeassent à y veiller. Déja le jour venant de s'éteindre, la nuit avait couvert Ilion de son voile funeste, lorsque la déesse des Amours, toujours habile à imaginer des ruses, ayant pris un ajustement favorable à ses charmes, se rendit auprès d'Hélène : elle l'appela, et lui parla ainsi. « Chère princesse, lui dit-» elle avec douceur, le vaillant Ménélas, ton » époux, porté dans les flancs du cheval de

» bois, vient te retirer des mains de tes
» ravisseurs. Les autres Princes Grecs, ja-
» loux de l'honneur de partager les périls
» d'une entreprise dont tu es l'objet, sont
» renfermés avec lui dans cette fatale ma-
» chine. Ne t'inquiète point sur la destinée
» du vieux Priam; que le reste des Troyens
» et Déiphobe lui-même cessent d'occuper
» ta pensée : je vais te rendre à Ménélas. »

Hélène, séduite par le ton insinuant de Vénus, abandonna sa couche embaumée: Déiphobe, guidé par son amour, suivit les traces de sa nouvelle épouse, dont la beauté charmait les regards des femmes Troyennes qui se trouvaient sur son passage. Elle se rendit au temple de Minerve : le superbe cheval qui venait d'être introduit sous ces voûtes sacrées, l'étonna par l'énormité de sa taille : elle en fit trois fois le tour. L'esprit occupé des jeunes beautés de la Grèce, elle les nomma toutes à voix basse. Leurs époux,

placés

placés dans le ventre du cheval, s'affligeaient au tendre souvenir que leur rapelaient des noms si chéris. Ménélas s'attendrit au son de la voix de la fille de Tyndare qui vint frapper ses oreilles : Diomède versa des pleurs, en entendant nommer Egialée sa tendre épouse : le nom de Pénélope produisit la même émotion dans l'ame de son cher Ulysse. Anticlus seul ne put contenir ses transports : dès qu'il entendit prononcer le nom de Laodamie, il ouvrit la bouche pour répondre à la voix qui lui rappelait l'objet de son amour, mais Ulysse arrêta son indiscrétion; il se jeta sur lui, et lui pressant la gorge avec ses deux mains, il l'empêcha de proférer un seul mot; il lui serra les lèvres si fortement, qu'il ne lui fut pas possible de les ouvrir. Ce malheureux voulut se lever pour échapper à la violence de son adversaire, et pour se soustraire à la rigueur d'un silence qui le tuait; en se débattant ainsi, il rendit le dernier

soufle. Les Grecs, témoins de son malheur, le pleurèrent, sans se laisser aller à l'excès de la douleur, de crainte qu'on ne les entendît. Ils le précipitèrent dans une cavité formée par une des cuisses du cheval, et jetèrent un manteau sur son cadavre glacé. La perfide Hélène aurait attiré dans le même piège bien d'autres Grecs, si Pallas, accourant avec cet air qui répand la terreur, ne l'eût écartée par ses menaces. La seule vue de la déesse lui fit abandonner l'enceinte du temple. Comme elle se disposait à en sortir, Minerve lui parla ainsi : « Malheureuse, lui » dit-elle, d'un ton qui la fit trembler, jus- » qu'où doivent t'emporter tes folles ar- » deurs? quand cesseras-tu de soupirer après » de nouveaux amans ? les feux impudiques » que Vénus allume en ton sein ne s'étein- » dront-ils donc jamais ? n'es-tu point tou- » chée de la constance de ton premier époux ; » et l'éloignement de ta fille Hermione ne

» te cause-t-il aucun regret? tiendras-tu » toujours le parti des Troyens? Fuis loin » de ces lieux; retourne au palais de Priam, » et du haut de ses tours, montre aux Grecs » le chemin que leurs vaisseaux doivent tenir » pour leur retour, en faisant briller à leurs » yeux des flambeaux allumés. »

C'est ainsi que Pallas prévenait les suites funestes de l'attendrissement qu'aurait pu exciter chez les héros Grecs la séduisante voix d'Hélène.

Tandis que cette princesse s'acheminait vers le palais, les Troyens, accablés de lassitude, avaient cessé de danser pour se livrer au sommeil. Ils ne faisaient plus résonner leurs instruments de musique. Ceux-ci, fatigués des excès de la table, s'étaient endormis, la tête penchée sur leurs verres, pendant que ceux-là, cherchant à saisir leurs coupes remplies de vin, les laissaient échapper de leurs mains débiles. Le repos, compagnon

de la nuit, versait sa douce influence sur les mortels : les chiens même, suspendant leurs aboiements, semblaient craindre de troubler ce silence. Le calme qui règnait dans la cité allait devenir le signal du carnage. Déja le maître des dieux, qui dispense la victoire à son gré, avait fait pencher sa balance en faveur des ennemis des Troyens ; la perte de ces derniers était assurée. Apollon ne pouvait plus frapper les Grecs de ses traits. Affligé de la ruine prochaine des murs sacrés d'Ilion, il sortit de leur enceinte, et se retira dans un superbe temple que les Lyciens lui avaient bâti.

Cependant Sinon, ayant allumé des feux auprès du tombeau d'Achille, donnait aux Grecs le signal convenu. Hélène, à son tour, voulant les favoriser, leur montrait du haut de son palais une torche ardente. Telle Hécate brillant d'un éclat nompareil, dore la voûte céleste qui s'éclaire à son aspect ;

quand ayant passé les premiers jours du mois, pendant lesquels cet astre cornu ne répand sur l'univers qu'une lueur ténébreuse, son disque s'arrondit enfin, et devient plus lumineux, en attirant à soi un plus grand nombre de rayons du soleil. Telle l'épouse de Ménélas étincelait dans l'obscurité de la nuit, de l'éclat que lui prêtait la flamme qu'elle avait allumée en faveur des Grecs. Ceux-ci, appercevant de loin les flambeaux que leur tendait une si belle main, s'empressèrent d'aborder aux rivages Phrygiens, qu'ils avaient feint de vouloir quitter. Les rameurs faisaient diligence, pressés du desir de terminer une guerre malheureuse; il leur tardait de quitter la rame pour s'élancer dans la mêlée : impatients d'arriver, ils s'animaient l'un l'autre. Les vents secondant leur ardeur, et souflant avec violence sur leurs vaisseaux, les eurent bientôt portés devant Troye, où ils abordèrent heureusement sous les auspices

de Neptune. A l'instant les matelots, devenus soldats, se mirent en marche, laissant derrière eux leurs cavaliers, de crainte que les chevaux des Troyens, hennissant à l'approche de leurs cavales, n'éveillassent leurs maîtres.

Déja les héros enfermés dans le ventre du cheval s'élançaient hors de ses flancs. Telles des abeilles, sortant du creux d'un chêne, où elles ont bâti artistement leur ruche, se répandent dans la prairie; elles s'y repaissent du suc des fleurs, et se jettent ensuite sur les passans qu'elles percent de leur aiguillon : tels les Grecs sortant d'embuscade, et sautant à terre, fondaient impétueusement sur les Troyens. Le sommeil dans lequel ils les trouvèrent plongés, devint le sommeil de la mort. Elle n'eut pour eux d'autres horreurs que les songes funestes qui vinrent s'offrir à leur esprit. Le carnage fut tel, qu'on vit la terre inondée de sang. L'air retentissait à

chaque instant des cris des vaincus, fuyant au-devant de leurs meurtriers : la cité était ébranlée par la chûte des morts, qui tombaient sans mouvement. Les vainqueurs, semblables à des lions furieux, portaient le tumulte dans tous les quartiers, et jonchaient les rues des cadavres de leurs ennemis. Les femmes Troyennes, entendant tout ce fracas du haut de leurs toîts, et soupirant sur la perte de leur liberté, présentaient la tête à leurs époux, en leur demandant le coup mortel. Les mères désolées répandaient des larmes sur leurs enfans : comme on voit la tendre hirondelle, lorsqu'elle a perdu les fruits de ses amours, se désespérer en voltigeant autour de son nid. Plus d'une jeune fille versa des pleurs sur le corps de son amant palpitant encore, et courut d'elle-même à la mort pour terminer sa peine : elle aima mieux périr, que de se voir condamnée à passer le reste de ses jours dans les fers

d'un insolent vainqueur ; elle craignit peu de l'irriter par des refus ; et demeurant toujours fidelle à ses premiers vœux, elle voulut être unie à son amant, même après le trépas. Les femmes enceintes, surprises avant le terme par les douleurs de l'enfantement, expirèrent avec leur fruit dans des souffrances horribles. Bellone, cette déesse qui se plaît tant à s'abreuver de sang, passa toute cette nuit dans l'ivresse de la joie : on la vit traverser la ville en dansant, semblable à la tempête qui soulève jusqu'aux nues les flots de la mer bruyante. La Discorde, dont la tête atteint jusqu'aux cieux, travaillait de concert avec elle à exciter l'ardeur des Grecs. Le terrible Mars se joignit aussi, quoiqu'un peu tard, à ces divinités : il venait secourir les enfans de Danaüs, et il avait fixé en leur faveur la victoire inconstante. Cependant la déesse aux yeux bleus, secouant l'égide du maître des dieux fit retentir la

citadelle d'Ilion de ses cris horribles. Junon accourant à ce bruit, l'air en frémit : la terre, ébranlée par le trident de Neptune, répondit à ce fracas : le souverain des enfers fut troublé d'effroi ; il se précipita à l'entrée de ses royaumes sombres : ce dieu craignait que Jupiter irrité n'eût enfin détruit l'espèce humaine, et que Mercure n'amenât dans son empire tant d'ames dégagées de leur enveloppe. Une confusion épouvantable régnait dans toute la ville. Les meurtriers s'abandonnaient à leur rage, sans considérer quelles étaient leurs victimes. Des soldats, arrêtés auprès de la porte Scée, massacraient tous ceux qu'ils voyaient fuir vers eux. Quelques-uns, surpris au saut du lit, se sentirent percés par une main inconnue, dans le tems qu'ils cherchaient eux-mêmes leurs armes pour aller au combat : d'autres, à la faveur des ténèbres, s'étant refugiés ailleurs que chez eux, y donnaient leurs ordres comme

s'ils eussent été les amis du maître de la maison. Insensés ! ils ne voyaient pas que cet asyle devait leur être funeste, et qu'ils imploraient en vain les droits de l'hospitalité. Plusieurs, perchés sur leurs toîts, furent atteints de flèches, au moment qu'ils s'y attendaient le moins. Il y en eut qui, s'étant surchargés de vin, se réveillèrent en sursaut; et voulant accourir au bruit qu'ils entendaient, ils se précipitèrent du haut du toît, sans songer qu'un escalier pouvait les conduire dans la rue : tant ils étaient aveuglés par leur ivresse ! leurs vertèbres, fracassèes dans cette chûte, ouvrirent une issue au vin dont ils s'étaient gorgés. On en voyait d'attroupés pour combattre, qui périssaient ensemble sous les coups de l'ennemi : la fuite ne pouvait les dérober au trépas; on les poursuivait avec un tel acharnement, qu'ils n'hésitaient pas à sauter du haut des tours en bas : ils descendaient ainsi dans le Tartare; et le

funeste saut qui les y conduisait, était le dernier de leur vie. Quelques-uns plus heureux échappèrent, en prenant des routes secrettes, à la tempête qui souflait avec tant de rage sur Ilion : ils fuyaient dans les vallons, de manière qu'on les eût pris pour des voleurs qui se sauvent furtivement. Enfin, un grand nombre de Troyens étaient immobiles au milieu des ténèbres et du carnage : on eût dit qu'ils étaient déja sans vie, et qu'ils n'avaient pas même la ressource de fuir. On les voyait tomber sans défense les uns sur les autres. La cité destituée de ses habitans, et peuplée uniquement de morts, ne pouvait plus contenir les flots de sang; on n'épargnait personne : les vainqueurs pressaient les vaincus avec furie; leur rage insolente étouffait en eux la crainte de la vengeance céleste : le sang dont ils souillaient les autels, allumait la colère des dieux, bien loin de les appaiser. On immolait sans pitié

les vieillards les plus vénérables : ils avaient beau demander grace à genoux ; ni leur posture suppliante, ni leur tête blanchie par les années, rien ne pouvait les défendre de la barbarie des meurtriers. Malgré les droits de leur âge, les enfans étaient arrachés du sein de leurs mères, dont les jours s'éteignaient bientôt, lorsqu'elles se voyaient enlever ce qu'elles avaient de plus cher au monde : on faisait expier à ces innocentes créatures les crimes de leurs pères. C'était en vain que les nourrices présentaient leurs mamelles à leurs nourrissons qui étaient hors d'état d'en sucer le lait ; elles en répandaient les flots sur leurs corps glacés d'un froid mortel, et elles en faisaient des libations à leurs mânes. Les oiseaux et les chiens s'attroupaient autour des cadavres dont la ville était couverte ; et ces animaux, que la nature a placés dans un élément différent, se repaissaient de la même chair ; ils se désal-

téraient dans le même sang, en se livrant à leur férocité naturelle. Les cris des oiseaux acharnés à leur proie, semaient la terreur dans l'air, tandis que les chiens hurlaient impitoyablement, en dévorant leurs maîtres. Ingrats ! ils ne respectaient pas même les corps de ceux qui, pendant leur vie, s'étaient occupés à pourvoir à leurs besoins.

Au milieu de ces scènes d'horreur, Ulysse et le blond Ménélas s'acheminaient vers le palais de Déiphobe, où ce fils de Priam brûlait d'amour pour Hélène. Tels on voit, dans une nuit d'hiver, des loups affamés profiter de l'absence du berger pour fondre sur ses brebis; après les avoir tuées, ils les emportent, et frustrent ainsi les pasteurs du prix de leurs soins. En arrivant, ces deux héros ont à faire tête à un nombre prodigieux d'ennemis. Le combat recommence : les uns s'approchent pour se mesurer avec les princes Grecs, les autres montent sur le toît, et

de-là ils les accablent de grosses pierres et de flèches. Ces braves aventuriers dérobent leurs têtes superbes à tant de traits : défendus par leurs casques, et retranchés derrière leurs boucliers, ils parcourent la vaste enceinte du palais. Ulysse renverse des portes qui, par leur solidité, auraient arrêté tout autre que lui; il abat la multitude de ses adversaires. Atride, de son côté, poursuit Déiphobe; il l'atteint dans l'instant qu'il cherchait à lui couper le chemin; il le frappe au milieu du corps, et lui fait une ouverture par où le foie et les intestins s'échappent. Ce prince infortuné tombe, et ne perd sa valeur qu'en perdant la vie. Hélène, effrayée du danger de Déiphobe dont elle était la conquête, l'avait suivi dans les appartements. Dans la crise où elle le voyait, tantôt elle éprouvait un sentiment de joie, en pensant que la guerre allait être terminée; tantôt rougissant, quoiqu'un peu tard, de sa con-

duite passée, et se rapelant le souvenir de sa chère patrie, elle gémissait intérieutement, et sans articuler ses plaintes, comme si tout ce qu'elle sentait eût été l'illusion d'un songe. Néoptolême, cherchant à venger la mort de son père, s'était introduit dans le palais du vieux Priam; il l'apperçut aux pieds des autels de Jupiter, et du coup qui l'étendit sans vie, il termina ses malheurs. Ni les instances de ce Roi infortuné, ni la conformité de son âge avec celui de Pélée, aïeul de Néoptolême, ne purent garantir un vieillard dont Achille, malgré la pétulance de son caractère, avait épargné les jours. Hélas! les dieux ne laissèrent pas ce crime impuni; le meurtrier périt à son tour de la même manière. Le dieu dont les oracles ne trompent jamais, le vit tomber au pied de ses autels, sous le fer d'Oreste, qui le poursuivit dans le temple de Delphes, croyant qu'il y était venu pour le piller. Quelle fut la douleur

d'Andromaque en cette journée ! que de larmes ne répandit-elle point, en voyant le jeune Astyanax, précipité du haut des tours d'Ilion par le perfide Ulysse, terminer si-tôt sa carrière !

L'impétueux Ajax acheva le déshonneur de Cassandre. Cette princesse implora vainement le secours de Pallas, déesse protectrice de la virginité. Minerve, courroucée d'une telle violence, retira dès ce moment sa faveur de dessus les Grecs; et, pour punir le crime d'un seul, elle leur voua son inimitié. Énée et son père Anchise échappèrent à leurs ennemis par un bienfait de Vénus, qui les cacha dans un nuage. Elle eut pitié d'un vieillard qu'elle avait aimé jadis, et elle voulut conserver son fils, destiné par un décret des dieux à fonder un établissement en Ausonie, loin des rivages Troyens : Jupiter avait confirmé cet arrêt, voulant que les fils de Cythérée et leur postérité

térité s'illustrassent à jamais par l'étendue de leur puissance. Atride sauva du carnage les enfans d'Antenor, en mémoire de l'hospitalité que ce bon vieillard et Théano son épouse, avaient ci-devant exercée envers lui. Pour toi, malheureuse Laodice, avant que tu pusses t'éloigner des bords qui t'avaient vu naître, la terre te reçut dans son sein, tu ne survécus point à la perte d'Ilion : ni le vaillant Acamas, ni aucun autre Grec, ne purent t'emmener captive dans leurs murs.

Sans doute il me serait aisé de chanter toutes les funestes circonstances de cette guerre, puisque ce sont les Muses qui m'inspirent. Quoique près d'avoir atteint le but, je pourrais soutenir encore long-tems ma voix.

Déja l'Aurore, sortant du sein de l'Océan, paraissait à l'Orient, conduite dans son char par ses superbes coursiers. Ses rayons, blanchissant le ciel, dissipaient peu à peu les té-

nèbres, et chassaient devant eux une nuit féconde en désastres. Les vainqueurs, enorgueillis de leur victoire, cherchaient partout, dans l'espoir de rencontrer quelque Troyen échappé au carnage. Le reste était dans les lacs de la mort : tels on voit des poissons enveloppés de filets, qu'on a jetés sur le rivage. Cependant les Grecs, ne trouvant plus aucune résistance, pillaient dans les maisons les meubles les plus précieux, et tout ce qui pouvait satisfaire leur cupidité : ils ne respectaient pas même les temples dont ils enlevaient les offrandes ; ils emmenaient sur leurs vaisseaux les captives avec leurs enfans. Enfin, ils livrèrent aux flammes les murailles de Troye, et l'ouvrage de Neptune devint ainsi la proie de l'élément destructeur. La cité, réduite en cendres, servit elle-même de tombeau à ses anciens habitans. Le Xanthe, témoin des funestes progrès de la flamme, mêla des larmes à ses ondes. Les Grecs vou-

lant appaiser les mânes d'Achille, arrosèrent son tombeau du sang de Polixène; ils se partagèrent les captives, et les trésors qu'avait produit le butin; ils en chargèrent leurs vaisseaux; et, traversant les flots, ils s'éloignèrent des bords Phrygiens, après y avoir heureusement terminé leur entreprise.

FIN.

LES AMOURS
DE HÉRO
ET DE LÉANDRE,
CONTE GREC.

MUSÉE LE GRAMMAIRIEN.

On ignore quel fut le Musée, auteur de ce petit poëme. Quelques écrivains l'attribuent à Musée, disciple d'Orphée; mais cette opinion est destituée de toute vraisemblance. Le chevalier Massham pense plus sensément que ce poëme a dû être composé par Musée le Grammairien, qui vivait vers le quatrième siècle de l'empire. Quoi qu'il en soit, ce morceau est très-précieux pour la littérature; les vers sont doux, faciles, coulans, harmonieux : la poésie en est abondante, et souvent pleine de chaleur; des pensées naturelles, délicates et gracieuses; des expressions fortes, brûlantes et énergiques, la passion de l'amour traitée avec un art admirable; tout l'ensemble

forme un poëme charmant, et les Graces semblent avoir présidé à la composition de ce chef-d'œuvre. (1)

Quelques écrivains ont prétendu que l'histoire amoureuse d'Héro et de Léandre était absolument fausse ; d'autres ont soutenu qu'elle était vraie. Ce qu'il y a de bien singulier dans ces deux systêmes, c'est que les uns et les autres emploient, pour ainsi dire, les mêmes moyens pour étayer leurs sentiments.

Nous rapporterons ici, d'après M. Moutonnet de Clairfons, l'extrait des observations de MM. de La Nauze et Mahudel sur

(1) M. Moutonnet de Clairfons, trad. d'Anacréon, tome 2, page 34.

ce sujet, afin que le lecteur puisse prononcer lui-même. Nous commencerons par M. de La Nauze, qui rapporte d'abord les passages favorables à son systême, tirés d'Ovide, de Virgile, de Lucain, de Silius Italicus, de Martial, de l'Anthologie, &c., et qui s'exprime ensuite ainsi : « Strabon, dans la des-
» cription de Sestos et d'Abydos, fait une
» mention expresse de la tour d'Héro. Un
» monument public, tel que celui-là qui por-
» tait alors le nom d'Héro, est, ce me
» semble, une grande preuve de la vérité
» de l'histoire qu'on racontait. Pomponius
» Méla, autre géographe, presque du même
» tems, dit qu'Abydos était célèbre par un
» commerce amoureux, qui avait autrefois
» éclaté. Cette seule expression *autrefois*,
» fait assez sentir qu'on ne regardait point

» dans ces premiers tems l'histoire de Léan-
» dre et d'Héro comme un conte fait à plai-
» sir..... Ce ne sont, jusqu'ici, que des
» morceaux détachés, où les anciens au-
» teurs parlent, comme en passant, d'Héro
» et de Léandre ; mais nous avons de plus
» leur histoire décrite fort au long, et avec
» toutes les graces de la poésie, dans un
» écrivain Grec qui porte le nom de Musée.
» A juger de lui par la plupart des autres
» poëtes de la Grèce, il aura pris la matière
» de ses vers dans la vérité de l'histoire, et
» sans doute embelli les circonstances, sans
» en altérer le fond..... Musée écrit une
» aventure qui n'a rien d'impossible, et que
» les Grecs et les Latins ont célébrée à l'envi
» les uns des autres. A tous ces divers té-
» moignages, on peut encore joindre l'au-

» torité des anciennes médailles; on en trouve
» un grand nombre avec des revers, où sont
» les noms d'Héro et de Léandre, et où l'on
» voit Léandre, précédé d'un Amour, le flam-
» beau à la main, nager vers Héro qui est
» au haut d'une tour. Je sais que les mé-
» dailles représentent quelquefois des évè-
» nements fabuleux,. sur-tout quand ils re-
» gardent l'ancienne mythologie, qui était
» consacrée par la religion. On cherchait à
» les transmettre à la postérité, ou par le
» principe d'une piété mal entendue, ou par
» l'intérêt qu'on avait à nourrir la supersti-
» tion des peuples. Pour les faits particuliers,
» tels que celui dont nous parlons, quand il
» n'y a ni motif de religion, ni raison d'état,
» ni aucun intérêt apparent qui en favorise
» la supposition, il est à croire qu'on ne les

» gravait sur des médailles, que lorsqu'on
» les croyait véritablement arrivés, et qu'on
» en voulait éterniser la mémoire. Si les an-
» ciens en usèrent de la sorte, à l'égard de
» l'histoire de Héro et de Léandre, il faut
» donc qu'ils l'aient regardée comme véri-
» table, fondés sans doute sur une tradition
» qu'il ne nous appartient pas de contester.
» Il est vrai qu'on ne marque point du tout
» en quel tems cet évènement est arrivé;
» mais est-il surprenant qu'un fait isolé,
» qui n'a de rapport ni avec l'histoire géné-
» rale d'aucun peuple, ni avec l'histoire
» particulière d'aucun prince, soit venu jus-
» qu'à nous sans son époque particulière ?
» Pour être croyable, c'est assez, d'un côté,
» qu'il soit appuyé sur une tradition cons-
» tante; et de l'autre, qu'il ne sorte point

» des bornes de la vraisemblance. Je puis » donc conclure que l'histoire d'Héro et » Léandre est revêtue de tous les caractères de » vérité qu'on peut raisonnablement exiger » dans un simple évènement particulier, et » que le savant (1) qui l'a traitée de pure fable, » a plus donné à ses idées singulières, qu'au » témoignage respectable de l'antiquité. »

Nous venons de voir un côté de la médaille; en voici le revers : écoutons présentement M. Mahudel, d'après le rédacteur de ses *Réflexions critiques*. « Héro était une » prêtresse de Vénus établie à Sestos, et

---

(1) Le P. Hardouin. Ce savant voulut introduire dans l'histoire un pyrrhonisme universel et absolu, lorsqu'il fallait admettre le doute méthodique, mais sensé de l'immortel Descartes.

» Léandre un jeune homme d'Abydos, villes
» situées à l'opposite l'une de l'autre sur les
» bords de l'Hellespont, et dans le lieu où
» le canal est moins large. Léandre, pour
» mieux cacher son commerce avec Héro,
» passait et repassait le détroit à la nage
» toutes les nuits, et ses trajets furent long-
» tems heureux ; mais la mauvaise saison
» les ayant rendus plus difficiles, il périt
» enfin malheureusement dans les flots, et
» Héro désespérée, se précipita du haut de
» sa tour. M. Mahudel ne croit pas que la
» possibilité de ce trajet réitéré et continué,
» puisse être supposée, et moins encore
» admise, et suffisamment prouvée, ni par
» l'ancienneté de la tradition, ni par le nom
» des deux amans, qu'on a donné pendant
» plusieurs siècles aux deux tours élevées

» sur les bords opposés du détroit, ni par » la représentation d'un nageur au milieu » des flots, qui se voit sur les revers des » médailles d'Abydos, ni par l'autorité des » descriptions que nous en ont laissées Ovide » et Musée, et des citations d'une infinité « d'auteurs, qui sont néanmoins les princi- « pales preuves que M. de la Nauze rap- » porte de la vérité de ce fait. Ce qui les » rend suspectes à M. Mahudel, est qu'il » observe que la plupart des fables ont en » leur faveur de pareils préjugés, nonobs- » tant lesquels elles ne perdent point le ca- » ractère de mensonge dans l'esprit de ceux » qui en examinent attentivement l'origine... » Ce qui serait donc plus capable de donner » quelque lueur de vérité à l'aventure de » Léandre et de Héro, ce serait la possibilité

» à un homme fort et robuste, de renouveller de nos jours l'expérience du trajet réitéré du courant de l'Hellespont à la nage, dans l'espace de deux ou trois heures; car les nuits d'été ne donnaient guères plus de tems à Léandre pour se pouvoir dérober aux yeux des hommes. Il n'y aurait point d'argument plus fort pour prouver qu'un Grec aurait pu l'entreprendre du tems d'Héro : mais pour décider si ce trajet serait possible dans toutes ses circonstances, il faut convenir de la situation des lieux et de l'étendue de mer qu'il y avait à traverser pour parvenir du port d'Abydos, ou de la tour qui en était fort près, à celle de Sestos, qui était à l'autre bord.... Abydos, dit Strabon, est sur une éminence qui domine l'embouchure de la Propontide;

» et

» et la partie du détroit sur le côté duquel
» elle est située, n'a que sept stades, de lar-
» geur. . . . . . Les ports d'Abydos et de
» Sestos sont éloignés l'un de l'autre d'en-
» viron trente stades. Ceux qui veulent passer
» d'Abydos à Sestos, côtoyent d'abord le ri-
» vage opposé à Sestos, l'espace de cent neuf
» stades, en tirant jusqu'à une certaine tour
» qui est vis-à-vis Sestos, et lorsqu'ils sont
» parvenus à cet endroit, ils traversent obli-
» quement le canal pour éviter la force du
» courant de l'eau. »

« Les conséquences que M. Mahudel tire
» de cette description traduite à la lettre,
» sont : 1°. Qu'il n'est pas vrai que les villes
» d'Abydos et de Sestos fussent si directe-
» ment opposées, qu'on eût pu tirer de
» celle-ci à celle-là, ni des tours, qui leur

» étaient voisines, une ligne droite qui » n'eût décrit qu'un espace de sept stades, » et qu'au contraire la ligne à tirer d'un » de ces lieux à l'autre, n'ayant pu être » diagonale, elle aurait décrit une distance » de trente stades; ce qui, au lieu de » huit cents soixante-quinze pas géomé- » triques, auxquels se réduisent les sept » stades, en aurait produit trois mille sept » cents cinquante, en prenant même (si » on l'eût pu) sa route suivant cette der- » nière direction, pour le trajet d'un de ces » lieux à l'autre. »

« 2°. Qu'il fallait que ce trajet, quoique » court, ne laissât pas d'être très-difficile » pour les bâtiments même, à cause des » courans qui se trouvent dans le canal, » et des vents contraires qui y règnent

» presque toujours, puisque c'est précisé-
» ment l'endroit où Hérodote marque que
» périt la flotte de Xercès, et qu'on était
» obligé de louvoyer quelque tems avant
» que de tenter le trajet, ce qui alongeait
» encore de beaucoup le chemin. »

« 3°. Que quand le nageur d'Abydos aurait
» choisi, pour arriver au pied de la tour
» de Sestos, l'endroit du bord directement
» opposé, qui n'eût décrit qu'une ligne de
» sept stades, il n'aurait pu traverser le canal
» sans prendre les mêmes précautions que
» les pilotes : au lieu de ne parcourir qu'une
» route de huit cents soixante-quinze pas,
» il aurait été obligé d'en parcourir une
» au moins du double, qui eût produit plus
» de trois quarts de lieue ; en sorte qu'en
» doublant encore cette distance pour son

» retour subit, son trajet aurait été de plus » d'une lieue et demie. (1) »

---

(1) Mylady Montagute va répondre pour moi à M. Mahudel. Voici comme elle s'exprime dans ses *Lettres*, seconde partie, p. 149 & 151. « Le lendemain à cinq heures du matin, nous jettâmes » l'ancre dans l'Hellespont, entre les forts de *Sestos* » & d'*Abydos*, qu'on nomme à présent les Dardanelles. Ce sont deux petits forts très-anciens; » mais ils ne sont pas beaucoup importans aujourd'hui : ils sont commandés par un terrein fort » élevé ..... à présent que j'ai vu ce détroit, je ne » regarde plus l'aventure de Léandre comme impossible, ni le pont de bateaux que Xercès fit construire comme une merveille. Il est si étroit, qu'il » n'est pas étonnant qu'un jeune amant ait entrepris » de le passer à la nage; ni qu'un roi ambitieux ait » tenté de le faire traverser par son armée; mais il est » si sujet aux tempêtes, qu'il l'est encore moins que » l'amant ait été noyé & le pont détruit ».

LES AMOURS
DE HÉRO
ET DE LÉANDRE.

MUSE, chante ce flambeau, confident des larcins de l'Amour; et ce nageur nocturne, que l'hymen attendait au-delà des mers; chante ces plaisirs clandestins, qui ne furent jamais éclairés par l'immortelle Aurore; chante Abydos et Sestos, où les noces de la tendre Héro n'eurent de témoin que la nuit.

J'entends nager l'amoureux Léandre; j'entends pétiller ce flambeau, étendard de l'Amour, messager de Vénus, ordonnateur des noces furtives de Héro; flambeau, qu'après cet office nocturne, Jupiter aurait dû placer

dans la voûte étoilée, sous le nom d'astre propice aux amours, puisqu'il fut le complice d'une tendre fureur, puisqu'il annonça fidèlement les ordres d'une amante inquiète, jusqu'au moment où s'éleva le soufle impétueux d'un vent ennemi. Viens donc, ô muse! et déplore avec moi le sort, qui, d'un seul coup, éteignit ce fanal, et perdit Léandre.

Aux bords de la mer, en face l'une de l'autre, sont les villes de Sestos et d'Abydos. C'est-là que le volage Amour, tendant son arc, d'un seul trait lancé sur les deux tours, blessa un jeune homme et une jeune beauté. Le charmant Léandre, la tendre Héro; c'était leur nom : tous deux pareils, tous deux astres brillans de leur ville; l'une demeurait à Sestos, l'autre habitait dans Abydos. Passant, qui que tu sois, cherche la tour d'où la jeune Héro, le fanal à la main, guidait son amant; cherche le détroit retentissant de l'antique Abydos, où l'onde murmure encore du destin

de Léandre. Mais, comment Léandre, fixé dans Abydos, brûla-t-il pour Héro ? comment la rendit-il sensible à son amour ?

Issue du sang des dieux, la charmante Héro servait de prêtresse à Vénus. Nouvelle Cypris, mais ignorant les plaisirs de l'hymen, elle habitait, loin de ses parents, une tour construite sur le rivage de la mer. Sage et modeste, jamais on ne l'avait vu se mêler avec les femmes assemblées, ni danser avec les compagnes de son âge ; elle évitait avec soin les traits perçans de la jalousie : car toujours les femmes ont jalousé la beauté. Craignant Vénus et le carquois brûlant de son fils, sans cesse elle priait la déesse, et souvent, par des dons, tâchait de désarmer l'Amour ; vœux superflus ! soins inutiles ! la vertueuse Héro ne put échapper aux traits enflammés du perfide Amour.

Bientôt revint le jour où l'on célèbre dans Sestos la fête de Vénus et d'Adonis ; jour so-

lemnel, où les étrangers accourent dans cette ville de toutes parts, des isles que la mer couronne, des côtes de l'Hæmonie, et des rivages de Cypre. Les femmes alors désertent Cythère, et les monts du Liban ne voient plus de jeunes filles danser sur leur cime odorante. Nul des habitans des lieux d'alentour, de la Phrygie, d'Abydos sur-tout; nul jeune homme, sensible à l'amour, ne manque à cette fête; et, si-tôt que le retour en est annoncé, tous arrivent dans Sestos, moins empressés de sacrifier aux dieux, que de contempler les charmes des jeunes beautés rassemblées dans ces jours solemnels.

Déjà l'aimable Héro s'avance majestueusement au milieu du temple; de son charmant visage part l'éclair de la beauté; c'est l'astre argenté de la nuit qui se lève. Pareille au bouton nuancé de la rose, sa joue d'albâtre se colore d'un tendre incarnat. Au travers de la gaze blanche qui la couvre, sa

peau vermeille paraît un champ de roses nouvelles : elle marche, et, sous ses pas, il semble que des roses vont éclore. Mille graces brillent sur sa personne. Les poëtes jadis n'ont compté que trois Grâces; quelle erreur! quand Héro voulait sourire, mille graces animaient ses yeux enchanteurs. Certes, ta prêtresse, ô Cypris! était digne de toi.

Telle, effaçant toutes les belles, la prêtresse de Vénus parut elle-même une autre Vénus. Ses charmes firent une impression vive sur le cœur de ces tendres amans. Tous brûlent du desir de l'obtenir pour épouse. A chaque pas qu'elle fait dans ce temple superbe, les yeux, les esprits, les cœurs volent après elle. L'un cède à son ravissement, et s'écrie : « J'ai vu la ville de Lacédémone; » j'ai été à Sparte, où se dispute le prix de » la beauté; mais je ne vis jamais tant de » majesté, de fraîcheur et d'appas. Vénus a » sans doute pour prêtresse la plus jeune et

» la plus aimable des Graces. Je la fixe et » fatigue mes yeux, sans me rassasier de la » voir. Puissé-je la posséder un instant, et » mourir aussi-tôt ! Qu'elle partage ma de- » meure et ma couche, et je n'envie pas le » bonheur des immortels. Mais si c'est trop » de prétendre à ta prêtresse, donne-moi » donc, ô Cypris ! une épouse qui lui res- » semble. » Ainsi, disait l'un, tandis qu'un autre, moins épris de tant d'attraits, cachait avec soin sa blessure.

Malheureux Léandre ! ta plaie fut la plus profonde ! ton ame fut agitée des plus cruels tourments. Blessé par des traits de feu, tu ne peux plus vivre sans posséder la belle Héro. Chaque regard que tu portes sur elle, augmente l'ardeur qui te dévore, et embrase ton cœur d'une passion irrésistible. En effet, le trait que lance une beauté parfaite, est plus rapide que la flèche ailée ; il frappe l'œil, de l'œil, il pénètre et s'enfonce dans le cœur.

L'étonnement, la crainte, la honte et l'audace s'empatent de lui tour-à-tour. Tant de beauté l'étonne; la crainte fait palpiter son cœur; la honte le retient; mais l'audace se soutient par l'amour, la honte est vaincue. D'un pas tranquile il s'avance en face de la prêtresse, et jette sur elle un coup-d'œil flatteur, expression muette qu'entendit trop bien un jeune cœur. Héro comprend le desir du séducteur, et s'applaudit de ses charmes; elle soulève souvent le voile qui couvre ses appas, et répond à Léandre par des regards furtifs qu'elle détourne aussi-tôt. Il triomphe: la belle a connu son amour, et ne l'a pas dédaignée.

Tandis que Léandre attend impatiemment l'instant de l'aborder sans témoin, le soleil vers les portes du couchant entraîne enfin la lumière, et l'astre du soir amène l'ombre épaisse qui le suit. Dès que la nuit a déployé son voile ténébreux, devenu plus hardi, il

s'approche de Héro, et pressant amoureusement ses doigts de roses, ne s'explique encore que par un soupir. Héro ne dit rien, et d'un air courroucé retire sa belle main. Il laisse calmer ce premier mouvement de colère; mais bientôt, plus téméraire encore, il la saisit par son précieux manteau, et l'entraîne au fond du sanctuaire. La timide prêtresse le suit lentement, comme à regret; et elle adresse à Léandre les paroles menaçantes, avec le ton ordinaire à son sexe.

« Étranger, quelle est ton audace! malheureux, où veux-tu m'entraîner? sors de » ces lieux, laisse-moi; redoute la vengeance » d'une famille puissante; oses-tu donc attenter à la pudeur d'une prêtresse de Vénus? » oses-tu porter la main sur une vierge? »

Telles étaient ses menaces, langage accoutumé des jeunes filles. Mais son courroux annonçait sa défaite; car, dès qu'une femme menace un amant, le triomphe de Vénus est

prochain. Léandre le sait ; il se livre aux transports du desir, et couvrant de baisers son cou d'albâtre : « O ma chère Vénus, lui » dit-il ! ô ma tendre Minerve ! car tu n'es » pas une mortelle, mais une fille du dieu » de l'Olympe ; heureux celui qui t'a donné » l'être, heureuse celle qui t'a mise au jour, » trois fois heureux le sein qui t'a porté ! » Écoute favorablement ma prière ; prends » pitié d'un amant vaincu par tes charmes. » Prêtresse de Vénus, viens t'initier aux » amoureux mystères de ta déesse. Est-ce » aux vierges à servir Cypris ? Non, les » vierges ne plaisent point à Cypris. Veux- » tu connaître ses fêtes aimables et ses or- » gies, l'hymen et le lit nuptial te les ap- » prendront. Tu chéris Vénus, reconnais » donc aussi le doux empire des charmans » Amours. Reçois-moi pour ton esclave, » ou, si tu veux, pour ton époux ; victime » que l'Amour t'amène percée de ses traits.

» Ainsi le dieu léger qui porte un caducée » d'or, engagea l'audacieux Hercule dans » les fers de la jeune Omphale. Pour moi, » ce n'est point l'éloquent Hermès, c'est » Vénus qui me conduit à tes pieds. Songe à » la nymphe d'Arcadie, la superbe Atalante. » Fière de sa virginité, elle dédaignait la » couche de l'amoureux Mélanion; Vénus » s'en offensa, et bientôt Atalante languit » pour celui qu'elle avait méprisé. Obéis, » chère Héro, crains Vénus et sa haine. »

Il dit : et par ces mots qui respiraient l'amour, il séduisit bientôt cette beauté d'abord si farouche.

Héro interdite, les yeux fixés vers la terre, rougit, couvre son visage de son voile, fait quelques pas incertains, et, d'un air modeste, ramène souvent son manteau sur ses épaules : signes certains de sa défaite; car le silence et l'embarras sont l'aveu des belles qui se rendent.

Déja le trait cruel et doux a porté ; une flamme rapide s'est glissée dans son cœur ; et les graces de son amant la ravissent.

Tandis qu'elle tient ses regards baissés, Léandre, d'un œil égaré par l'amour, parcourt avidement tous ses charmes. Enfin, d'une voix timide, et laissant échapper des larmes qu'arrachait la pudeur, elle lui répond :

« Étranger, tes discours amolliraient les » rochers même ! Qui t'a donc appris cet art » séducteur ? Hélas ! qui t'a conduit dans ma » patrie ? Mais tu parles en vain. Quoi donc ! » étranger errant, inconnu, tu prétends à » mes faveurs ! Tu ne dois pas ignorer que » nous ne pouvons former un hymen légi- » time ; jamais il n'aurait l'aveu de mon » père. Voyageur, si tu prolonges ici ton » séjour, crois-tu dérober à tous les yeux » un amour clandestin ? Non, les hommes » sont trop médisans ; et la faute commise

» dans l'ombre se montre bientôt au grand » jour (1). Mais, dis, quel est ton pays, ton » nom ? tu sais le mien, il n'est que trop » connu. Une tour fameuse, élevée jusqu'aux » cieux, est ma demeure ; c'est-là qu'avec » une seule esclave, j'habite devant Sestos » des rivages escarpés, où je n'ai de voisins » que la mer : ainsi le veulent des parents » sévères. Là ne viennent jamais danser ni » les jeunes hommes, ni les filles de mon » âge ; mais, nuit et jour, retentit à mes » oreilles le bruit d'une onde agitée par les » vents. » A ces mots, elle abaisse son voile sur ses joues de roses ; la pudeur reprend ses droits, et lui fait accuser sa faiblesse.

(1) A leur malignité rien n'échappe et ne fuit :
Un seul mot, un soupir, un coup-d'œil nous trahit ;
Tout parle contre nous, jusqu'à notre silence.

ŒDIPE *de Volt.*

Léandre,

Léandre, pressé de l'aiguillon brûlant du desir, songe à faire triompher l'Amour. Ce dieu rusé, s'il nous blesse, guérit aussi les plaies qu'il fait. Vainqueur irrésistible, il éclaire les cœurs dès qu'il les a domptés. Ainsi lui-même alors inspirant Léandre; le séducteur, après un long soupir, reprend : « Oui, charmante fille, pour toi je traverserai les flots courroucés, la mer fût-elle » intraitable et bouillonnante de feux. Si je » dois partager ton lit, craindrai-je la tempête ou le bruit retentissant de l'onde mugissante? non, non; mais chaque nuit, » porté sur les eaux, ton amant saura passer » à la nage le rapide Hellespont; car je » demeure dans Abydos, proche et vis-à-vis » de ta ville. Seulement du haut de ta tour, » voisine des nues, montre-moi le soir un » fanal : guidé par cet astre, je serai le » navire de l'Amour. Les yeux fixés sur cette » étoile, je n'observerai ni le coucher du

» bouvier, ni le fier orion, ni la queue toujours sèche de l'ourse; et j'aborderai au port desiré de ta patrie. Toi, chère amante, prends garde que le vent impétueux, éteignant ce flambeau, ce guide lumineux de qui mes jours dépendront, ne me fasse à l'instant perdre la vie. Tu demandes mon nom; je suis Léandre, l'époux de l'adorable Héro. »

C'est ainsi que ces deux jeunes amans formèrent le projet de s'unir par des nœuds clandestins; c'est ainsi qu'ils jurèrent que, fidèles au message de l'hymen, au signal du flambeau, l'un ferait luire ce fanal, l'autre soudain traverserait les flots. Après s'être promis de veiller pour l'Amour, il fallut, malgré soi, se quitter. Héro rentre dans sa tour; Léandre, pour ne point s'égarer le soir, en remarque les abords, et regagne les murs élevés de l'antique Abydos. Combien de fois, brûlans d'entrer dans la carrière amoureuse, leurs vœux hâtèrent-ils le retour de la nuit?

Enfin, étendant son voile ténébreux, elle apporta le sommeil aux hommes, mais non à l'amoureux Léandre. Seul, sur les rivages bruyans de la mer, attendant le courier de l'hymen, il cherchait des yeux le signal lointain de ses plaisirs, le trop funeste flambeau. Héro, dès qu'elle voit l'ombre noire chasser la lumière, allume le fanal : soudain s'embrase le cœur de l'impatient Léandre; il brûle en même tems que le flambeau. Cependant, les mugissements horribles des vagues mutinées l'effraient un instant; mais bientôt ranimant son audace, il s'excite en s'adressant ces mots à lui-même : « L'amour est terrible, » et la mer implacable; mais la mer n'a » que des eaux, et l'amour a des feux qui » me consument. Cède à ces feux, ô mon » cœur! et ne redoute point les eaux. Cours » au plaisir : que crains-tu des flots? Ignores-tu que Cypris est la fille des ondes; » elle peut appaiser et la mer et mon mal. »

Il dit : et, sans plus tarder, dépouillant ses habits, les attache sur sa tête, s'élance du rivage et se plonge dans les flots. Il nage vers le fanal étincelant, et lui-même est son navire, son rameur et ses voiles.

Héro, du haut de sa tour élevée, tenant le flambeau, chaque fois que s'élevait le soufle ennemi des vents, le garantissait de sa robe. Enfin Léandre, après mille efforts, aborde au rivage ; elle accourt au-devant de lui ; l'amène à la tour, hors d'haleine, et dégouttant d'écume ; l'embrasse en silence sur le seuil de la porte, et l'introduit dans cette retraite virginale qui s'ouvrait à l'hymen. Là, elle l'essuie, le parfume d'essences et de roses, dissipe l'odeur de la mer, l'entraîne encore tout haletant sur un duvet moëlleux ; et l'enlaçant de ses bras, exprime ainsi sa tendresse :

« Époux qui viens de souffrir ce que jamais » époux n'a souffert ; assez tu as lutté contre

» l'onde amère et l'odeur suffoquante des
» vagues agitées ; oublie dans mon sein tes
» fatigues. »

Elle dit : Léandre lui délie sa ceinture ; le doux mystère de Vénus est accompli. Hymen réel, mais sans pompe ; coucher nuptial, mais sans hymnes. Point d'invocations des poëtes à Junon : point de flambeaux brillans, ni de danses légères autour de la couche ; point de père ni de mère vénérable qui chantât l'hyménée. Mais le silence, dans cette heure du plaisir, avait dressé ce lit et préparé cette couche ; le voile de la nuit fut le seul ornement de la jeune épouse, et la fête se célébra sans concerts. La nuit présida toujours à ces noces ; jamais l'Aurore ne vit Léandre dans ce lit où il entra si souvent. Chaque matin, plus desireux encore que rassasié de plaisirs, il retournait à la nage dans sa patrie ; et la modeste Héro, fille le jour, femme la nuit, trompait ainsi ses parents. Que de fois ces

amans conjurèrent-ils le soleil de précipiter sa retraite !

Ainsi, forcés à cacher leur amour, ils goûtaient en secret les plaisirs de Vénus ; mais ce tems fut bien court, et ce bonheur mal assuré dura peu. Bientôt la saison glaciale des hivers amène les plus horribles tempêtes : de noirs tourbillons s'engouffrant au fond des mobiles abîmes, ébranlent les humides fondements de la mer. Déja, redoutant l'orageux et perfide élément, le nocher, dans l'un et l'autre port a retiré son vaisseau. Léandre seul, l'audacieux Léandre n'est point arrêté par l'orage ; et l'impitoyable, le funeste fanal, qui, du haut de la tour, lui donne le signal accoutumé du plaisir, l'excite à braver les flots courroucés. Mais toi, malheureuse Héro, ne devais-tu pas, à l'approche des hivers, te priver de Léandre, et ne plus faire luire cet astre passager de l'hymen ? Hélas ! l'Amour et le

Destin l'entraînaient impérieusement vers sa perte. Un charme fatal te séduit, et tu montres à ton amant le flambeau, non plus de l'amour, mais de la mort.

Il était nuit, moment où les vents plus fougueux, par leur soufle orageux excitant la tourmente, fondent tous ensemble sur les rives du détroit. Toutefois Léandre, brûlant de revoir son épouse, s'élance sur le dos bruyant de la mer. Déja les flots s'accumulent, et les eaux s'amoncèlent : les vagues s'élèvent aux nues ; les vents se combattent et résonnent de toutes parts ; Zéphyre gronde contre Eurus, et Borée menace Notus avec d'affreux siflements ; un bruit épouvantable retentit sur les ondes.

Dans cette cruelle tempête, l'infortuné Léandre, tantôt invoque la déesse née au sein de l'onde, ou le dieu même de l'humide élément ; tantôt rappelle à Borée sa

charmante Orythie (1) ; mais les dieux sont sourds à ses prières : l'Amour n'a pu fléchir les Parques. Battu des flots qui l'assaillent de toutes parts, il erre à leur gré. Bientôt ses jambes se lassent, et ses bras fatigués refusent de se mouvoir. L'onde impétueuse entre dans sa bouche, il boit à longs traits l'amer et funeste breuvage : enfin le vent cruel éteint l'infidèle fanal, et Léandre perd à la fois son amour et la vie.

Héro, dans l'attente, l'œil toujours ouvert, repassait en son cœur mille pensées accablantes : le jour vient, et son amant

(1) Voici une épigramme singulière d'Étienne Foradel :

Ondes, souffrez, disait l'Amant Léandre,
Que vers Héro j'aborde sûrement ;
Et, si je puis entre ses bras me rendre,
Au revenir me noyez seulement.

n'a point paru : elle promène ses regards avides sur la vaste étendue de la mer, croyant que peut-être, le fanal éteint, il s'est égaré. O douloureux spectacle ! cette amante désolée le voit au bas de sa demeure tout déchiré par les rocs. A cet aspect, elle arrache le voile délicat qui couvre son sein, et se précipite aussi-tôt dans la mer.

Ainsi mourut Héro sur le corps de son amant, et le trépas même ne put les séparer.

FIN.

HÉSIODE,

OU

L'ORIGINE DES FEMMES,

POËME.

HÉSIODE,

OU

L'ORIGINE DES FEMMES,

POËME

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

DE THOMAS PARNELL (1).

DANS les premiers âges de la création,
Prométhée, mortel issu de la race des dieux,

(1) Le commencement de ce petit ouvrage est tiré d'un épisode du poëme d'Hésiode, intitulé : *Les Travaux et les Jours;* la fin, qui traite de la mort du poëte, est prise d'un autre ouvrage grec, dont l'antiquité a été attaquée et défendue par plusieurs savans, et qui a pour titre : *Combat d'Homère et d'Hésiode.*

donna une forme humaine à de la terre détrempée, et déroba le feu vivifiant de Jupiter pour l'animer, ce vol adroit fut bientôt su dans l'Olympe, et le monarque des étoiles parla ainsi :

« Mortel artificieux qui oses faire passer une flamme immortelle dans une vile argile, jouis de cette gloire qui t'est due ; mais que la première créature que l'être façonné pat ta main rencontrera, soit mon ouvrage, et qu'on reconnaisse à ce fatal présent la vengeance d'un dieu. »

Il dit et ordonne à Vulcain de détremper à l'instant de la terre de ses célestes mains, et de lui donner une forme qui ferait l'orgueil d'une déesse ; Vulcain obéit, travaille, et le premier est étonné de son ouvrage.

A peine a-t-il achevé, l'aimable déesse des charmes s'avance, prend cette nouvelle créature, un peu étonnée dans ses bras, et cet embrassement lui donne un teint délicat,

où l'incarnat et le blanc se fondent à merveille; un baiser de la déesse lui inspire encore les artifices divers pour se jouer des cœurs blessés, lui donne une ame inconstante, et cependant faite pour l'amour, un langage et des regards affectés, une feinte modestie, un sourire trompeur, tout le naturel enfin, et tout l'art de l'Amour.

Junon au scèptre d'or, élève cette belle jusqu'à elle, la touche d'un air impérieux, et lui donne de l'amour-propre, l'orgueil, l'opiniâtreté et l'éloquence des reproches et des querelles.

Minerve, cette habile déesse l'instruit à manier l'aiguille et le fuseau, don précieux, mais qui, par son abus, a produit cette multiplicité de modes et de goûts dont il est la source.

L'adroit Mercure la touche de son caducée; son cœur connaît alors les détours et les complots, et l'inconstance mercenaire.

Apollon darde sur elle un de ses rayons, et la persuasion coule de ses lèvres; elle sait donner à ses paroles toutes les nuances de la flatterie la plus fine, et son esprit un peu malin, cherche à briller aux dépens d'autrui.

Ces vierges sacrées que les poëtes révèrent, lui donnent le talent de rendre ses pensées plus énergiques, et de dire des riens qui plaisent.

Les Graces viennent l'habiller, elles lui apportent une robe d'un riche brocard, sur laquelle les Amours se jouent; elles étalent à ses yeux ces bijoux fabriqués par Vulcain, pour toucher le cœur de Cythérée, et n'oublient pas le miroir dans lequel la jeune beauté voit son image, et en est elle-même ravie.

Flore lui prodigue ses trésors, les Heures parent sa tête de fleurs, qu'elles entremêlent de rayons brillans. Un voile transparent tombe

tombe jusqu'à ses pieds, et sa robe fermée par une ceinture de diamans, laisse deviner les beautés qu'elle cache.

La nouvelle créature formée pour causer tant de maux, ajuste ses habits, déploie tous ses charmes, rougit, sourit, réunit tous ses moyens, et, sûre de son mérite, elle regarde le miroir avec complaisance.

Les Parques prennent le lin le plus fin, font tourner le fuseau, et charment l'ennui de leur travail par ce chant prophétique.

« Tourne mon fuseau, file le destin d'un nouvel être; une créature aimable et inconstante, belle et vaine, la femme élève un nouvel empire. L'Amour va troubler le monde, et jouer un nouveau rôle dans les scènes de la vie. L'homme est né pour le travail; il n'obtient rien qu'au prix de ses sueurs. La femme est exemptée de tous ces soins; son unique occupation sera de se

parer et de plaire, et de son ami elle fera son esclave. »

Ainsi chantaient ces vénérables sœurs, pendant que les dieux admiraient l'être charmant formé dans leur colère, la jeune Pandore, qu'ils avaient tous concouru à rendre parfaite. Les dieux rappellent les Zéphyrs, que la saison du printems occupait sur la terre. Ils leur ordonnent d'enlever Pandore sur leurs ailes rafraîchissantes, les Zéphyrs obéissent, et la transportent sur la terre: elle tenait dans ses mains une boîte d'or, présent funeste, mais pourtant moins encore que celle qui le porte; elle renferme les chagrins, car Jupiter a voulu que l'amour fût le prix de l'or, et que les chagrins fussent la suite de l'amour.

L'homme apperçoit la descente de Pandore : saisi d'admiration, il la prend d'abord pour une étoile tombante. Un feu surprenant brûle et circule dans ses veines. Il donne à

ce nouvel objet le nom de toutes les nymphes tour à tour; il la préfère à Vénus, ou du moins il jure que Vénus n'est pas plus belle.

Pandore paraît faire peu de cas de ses discours, elle jette sur lui un regard dédaigneux, s'avance avec négligence et lui dit :

« Jupiter a décidé que je fusse ta compagne, et voilà ma dot, prend cette boîte : séduit par l'éclat et la beauté de ces deux objets, l'homme reçoit avidement dans ses bras et la boîte et Pandore. »

Dans les premiers tems de sa création, l'homme était maître de lui et de l'univers entier. Pour lui les Dryades oubliaient leurs bois; et les Nayades leurs fontaines; elles le conduisaient dans leurs fraîches demeures, et bravaient pour lui la colère des Satyres et des Tritons. Aucune peine ne troublait sa joie, aucun mal n'en était la suite, et la vieillesse n'altérait pas ses traits; tels

étaient ces tems heureux, que les poëtes ont nommé l'âge d'or.

La femme parut, et les maux renfermés dans la boîte fatale en sortirent et infectèrent l'univers. Ils se répandirent par-tout, et s'accrurent dans leur course. Les Nymphes quittèrent avec regret la race des mortels. La nature altérée changea de face; on vit alors le divorce, le scandale, les duels, et mille autres maux aussi affreux.

Ainsi chantait Hésiode sur le Parnasse; l'écho des montagnes et des vallées lui répondait. Les bois sacrés se turent, l'Hélicon suspendit le cristal de ses ondes pour l'écouter, et s'il en faut croire ses vers, les Muses elles-mêmes vinrent le couronner; mais de quoi lui servirent ces honneurs rendus à son génie? l'Amour méditait de se venger de ses audacieux écrits. Belles offensées dans ses vers, écoutez votre ami; il va vous apprendre le funeste destin du poëte qui osa vous offenser.

Lorsque la nuit et le silence faisaient du bois voisin un abri secret et sûr, Troile, jeune Locrienne, et le Milésien Evanthe venaient y célébrer les mystères de l'Amour; mais Lucine les trahit, et les frères de Troile résolurent de connaître et de punir l'auteur de leur injure.

Ils se cachèrent un soir au lieu désigné, sous la fougère, à l'heure du rendez-vous; Evanthe qui s'y rendait aussi, les apperçut et s'échappa; Hésiode, après avoir erré longtems, voulut se reposer, et choisit cette place pour s'asseoir; il était beau, bien fait, les frères de Troile le soupçonnèrent d'être celui qu'ils cherchaient; ils se lèvent en criant à la fois: *Reçois ta juste récompense;* fondent sur lui avec furie, le tuent, et jettent son corps dans la mer; les Dauphins le saisirent, et le déposèrent sur le rivage.

Les Muses en deuil environnèrent son tombeau, mais l'Amour souriant avec malignité,

et agitant son arc d'un air insultant, grava dessus : « Ici repose Hésiode ; poëtes, évitez » dans vos récits moraux d'irriter la beauté : » l'Amour, sans épuiser son carquois, a su » causer sa perte, et, par un juste châtiment, Hésiode a perdu la vie, pour des » plaisirs qu'il n'a jamais connus. »

FIN.

DE L'AMBRE,

OU

DES CYGNES,

ANECDOTE

TRADUITE DE LUCIEN.

LUCIEN.

Lucien, Écrivain Grec du deuxième siècle, et l'un des plus beaux esprits de l'antiquité, nous a laissé, outre ses dialogues si fameux, quelques petits ouvrages où il a su joindre également l'utile à l'agréable; l'instruction à la satyre, et l'érudition à l'éloquence. On y trouve par-tout ces railleries fines et délicates qui caractérisent le goût attique, et jette perpétuellement un tel ridicule sur les dieux, sur les philosophes du paganisme et sur les vices des hommes, qu'il en inspire par-tout de la haine et du mépris.

DE L'AMBRE,

OU

DES CYGNES,

ANECDOTE.

Lorsque j'entendais dire en ma jeunesse que le long de l'Eridan il y avait des arbres d'où découlait l'ambre, et que cet ambre était les larmes des sœurs de Phaëton, qui avaient été changées en peupliers, et qui pleuraieut encore son infortune, je m'imaginais que si je passais jamais par-là, j'étendrais mon manteau dessous, pour recevoir cette précieuse liqueur. Mais comme je navigeais depuis peu sur ce fleuve, ne voyant aucun de ces arbres sur ses bords, où le nom de

Phaëton n'est pas seulement connu, je demandai aux matelots quand nous arriverions en ces lieux qui sont si fameux chez les poëtes. *Ils se prirent à rire* (1) de mon ignorance, et s'étonnèrent qu'il y eût des gens assez insolents pour débiter ces impostures. Ils ajoutèrent que s'il y avait des arbres en leur pays, qui produisissent un si grand trésor, ils ne s'amuseraient pas à tirer la rame, pouvant s'enrichir en un instant. Cela me rendit tout honteux, de m'être laissé ainsi duper par les poëtes, et je regrettais ces choses comme si je les eusse perdues. Je croyais aussi ouïr chanter des Cygnes le long de ce fleuve, ayant appris que les compagnons d'Apollon y avaient été changés en oiseaux qui conservaient encore leur chant,

(1) *Ils se prirent à rire.* La fable de Phaëton est trop connue pour être expliquée davantage.

pour

pour marque de leur excellence dans la musique : mais cela ne se trouva pas plus véritable que le reste ; et comme je m'en enquerais aux mêmes gens, ils me dirent qu'il se rencontrait bien quelquefois des Cygnes sur l'Eridan, mais que leur chant, ou plutôt leur cri n'était pas plus agréable que celui des autres oiseaux de rivière. C'est ainsi qu'il s'est trouvé de tout tems des hommes qui se sont plu à en faire accroire aux autres. Cependant, je crains qu'il ne vous soit arrivé la même chose qu'à moi, et que vous ne trouviez pas que je réponde à l'opinion que vous avez conçue de mon éloquence, sur le rapport de la renommée. Mais je vous puis bien assurer, pour le moins, que je ne suis pas cause de cette erreur, et que je n'ai jamais entretenu personne de ces vanités. Vous en trouverez assez d'autres dont le chant égalera celui des Cygnes, tel qu'il est vanté par les poëtes ; le mien est simple et sans

fard, et il n'y a rien ici de plus remarquable que la vérité. Prenez donc garde que vous ne fassiez comme ceux qui contemplent quelque objet dans l'eau, où il leur paraît plus grand, et qui s'étonnent après, lorsqu'ils le voient plus petit : c'est ce que vous jugerez tantôt de mon éloquence, à comparaison de ce que l'on en publie.

FIN.

L'ISLE DES POËTES,

PAR LE TRADUCTEUR DE LUCIEN.

L'ISLE des Poëtes est un pays fort éloigné du royaume de Numismacie. La première rencontre que nous y fîmes, fut d'un grand vieillard de bonne mine, qui avait la barbe fort vénérable ; mais il avait la cervelle en écharpe, qui est un mal où ils sont presque tous sujets. Au lieu de répondre à ce que nous lui demandions, il se contenta, après quelques grimaces, de nous faire signe de la main, pour nous montrer le chemin par où nous devions aller : nous montâmes par son ordre sur le faîte d'une haute montagne, qui avait double sommet, où nous vîmes

un grand peuple assemblé, pour voir lever l'Aurore, qui est la déesse qu'on y révère avec le Soleil.

Elle n'eut pas plutôt ouvert les yeux, qu'ils tirèrent les rideaux chamarrés de son lit : après lui avoir donné le bon jour en chantant, (car ces peuples chantent comme les autres parlent) ils la vêtirent de pourpre et d'écarlate, et mêlant l'or et l'azur parmi les opales et les rubis, sans dessein et sans ordre ; ils assuraient que cela ne laissait pas de faire un fort bel effet de loin. Ensuite ils mirent dans ses doigts de roses quantité de perles et de diamans, pour répandre sur les herbes et sur les fleurs : mais à peine eut-elle achevé de se parer, qu'un nuage s'éleva, causé par le soufle des chevaux du Soleil, qui la déroba à notre vue. Cependant, les poëtes s'empressaient plus que devant, pour célébrer aussi la naissance de cet astre, car il meurt et naît tous les jours en leur pays,

et tandis que les Heures diligentes attelaient ses chevaux à son char, ils ceignirent les temples du jeune Phébus d'une couronne de lumière.

Comme je considérais ces choses avec attention, m'étant écarté pour chercher l'Aurore, je trouvai au retour que le Soleil s'était aussi fort éloigné, et qu'il était déja bien haut dans le ciel. Cependant ces messieurs ne répondaient à mes questions qu'avec un accent grave et des termes ampoulés, pour imiter le langage des dieux, à qui ils ne ressemblaient que par là; car ils sont fort pauvres, logent dans des cabanes faites de roseaux, ne portent que des chapeaux de fleurs, et ne sont couverts que de laurier et de lierre, qui est un assez mauvais habit pour l'hiver. Les cheveux de leurs maîtresses sont d'or, mais il n'y en a point sur leurs jupes, et leurs dents sont autant de perles orientales, mais il n'y en a point à leur cou.

Leur manger est de fruits sauvages et de miel, et leur breuvage d'eau et de lait : néanmoins ils sont si glorieux qu'ils disputent de la féliciré avec Jupiter. Du reste, leur pays est très-beau à la vue, et je m'étonne qu'ils ne soient pas plus riches, vu les richesses dont ils disent qu'ils abondent. Car, à les ouïr parler, leurs prés ne sont que d'émeraudes, leurs guérets sont couverts d'épics dorés, leurs fleurs sont de pourpre et d'azur, celles des arbres d'argent, et leur fruit d'or; le nectar ne vaut pas le crystal de leurs fontaines, les cailloux du rivage sont autant de diamans et de pierreries, et chaque goutte de rocher est une perle. Avec tout cela ils n'ont pas de pain, et l'on dirait que, comme Midas, ils meurent de faim au milieu de leurs trésors. Aussi, tout ce qu'ils disent ne paraît qu'à eux de la sorte; et j'avais beau ouvrir les yeux, je ne voyais point tous ces trésors imaginaires : ils sont fort bizarres,

et sujets à une infinité de caprices et de fantaisies, et quand leur verve les prend, on ne les saurait gouverner. Ils font d'étranges grimaces, et se contournent comme s'ils avaient des convulsions, particulièrement quand ils enfantent; mais ce n'est pas de douleur, car ils prennent plaisir à accoucher. Ils ont cela de propre que chacun fait des enfans, sans avoir besoin du secours d'autrui. Aussi sont-ils fort sujets à faire des monstres, que la plupart des pères trouvent néanmoins fort beaux, ce qui est une grande grace qu'ils ont reçue de Jupiter; car s'ils en reconnaissaient les défauts, cela les rendrait chagrins et de mauvaise humeur, les aimant à un tel point qu'ils en sont fous. Mais les autres les traitent de mépris, c'est pourquoi ils ne durent pas long-tems, parce qu'on n'élève les enfans en ce pays-là que d'une viande fort délicate, qu'on appelle estime. Ce qui est de plus étrange, c'est la façon dont ils

conçoivent, et dont ils accouchent; car ils engendrent dans le creux de leur tête, et accouchent par le bout des doigts : ils portent leurs enfans plus ou moins de tems, selon qu'ils ont plus ou moins de chaleur. Si l'enfant est gros, ils s'en délivrent en plusieurs reprises, et quand il est tout sorti, on le rassemble en un corps, sans qu'il s'en porte plus mal. Il y en a même qui ne sont faits qu'à demi, dont le père a avorté de la moitié; cependant ils ne laissent pas de vivre, et d'être fort bien reçus, quand ils viennent de bonne race, et d'un père qui en a fait d'autres qu'on estime. Ces peuples ne sont pas fort dévots, et ne connaissent guères d'autre divinité que les yeux de leur maîtresse : que s'ils célèbrent Apollon et les Muses, c'est plutôt par coutume qu'autrement.

Au commencement que je fus en leur pays, je ne pouvais assez m'étonner de les

voir parler à des choses inanimées, comme aux forêts et aux rochers ; mais après leur avoir vu faire de plus grandes extravagances, je leur pardonnai celle-ci. Comme nous nous préparions au départ, le héros qui les nourrissait vint à mourir ; car ils sont si paresseux, qu'ils mourraient de faim, si quelqu'un ne prenait soin de leur nourriture.

Aussi-tôt il fut ordonné, pour perpétuer sa mémoire, et faire vivre son nom après sa mort, qu'on embaumerait ce nom avec le sel de l'esprit, et qu'après l'avoir revêtu des plus belles couleurs de la rhétorique, et paré des plus brillantes fleurs de la poésie, on le mettrait en dépôt entre les bras de la Renommée, afin qu'elle le portât par toute la terre.

Le jour venu qu'on avait destiné pour ce haut mystère, chacun se rendit au lieu assigné, dans un grand silence : après quelques sanglots et quelques larmes, suivies

d'élans douloureux, et de pitoyables hélas ! le tout accompagné des cérémonies muettes, on découvrit avec une respectueuse hardiesse, ce grand et vénérable nom, qui reposait sur une urne d'or, environné de lauriers et de cyprès qui couronnaient les légères et froides cendres de cet invincible héros. En même tems on l'arma de tout ce qu'on a pu trouver dans l'univers de redoutable et d'intrépide : puis on l'éleva au-dessus de tout ce qu'on put s'imaginer de majestueux, d'auguste et de sacré. Après, l'environnant de lumière, de splendeur et de gloire, on lui dressa des autels, où, tandis que les uns sacrifiaient à sa magnanimité, à sa générosité et à sa clémence ; les autres érigeaient des vivantes statues, d'éternels trophées, et d'inébranlables monuments à sa triomphante mémoire. On entendait d'autre part des concerts, où l'on célébrait ses divines actions, ses charmes

inexplicables, et ses vertus immortelles. A ce bruit, la Renommée vint à tire d'aile, qui ôta ce précieux nom de la vue des hommes, et l'alla semer par l'univers.

Voilà de quelle sorte ils donnent l'immortalité aux grands personnages.

FIN.

ÉPISODE

DU CONTE

DE PSYCHÉ

ET CUPIDON,

DANS LE ROMAN DE L'ANE D'OR.

APULÉE.

Apulée, philosophe académique, vivait sous les Antonins : il a laissé plusieurs ouvrages, mais ce qui l'a rendu célèbre, est son Ane d'Or, ouvrage allégorique dans lequel on distingue l'Épisode de Psyché et de Cupidon, qui a eu plusieurs illustres imitateurs.

Nous donnerons d'abord l'analyse de la Fable d'Apulée ; elle sera suivie de quelques morceaux du Poëme sur le même sujet de notre bon *La Fontaine* ; de la jolie pièce de l'*Amour endormi* de M. l'Abbé Aubert, imité du même poëme, et de l'Héroïde de M. L. P. H.

ÉPISODE

ÉPISODE
DU CONTE
DE PSYCHÉ
ET CUPIDON.

IL y avait dans une certaine ville un roi et une reine qui avaient trois filles : les deux aînées furent mariées, l'une à un roi décrépit, l'autre à un roi infirme et rongé de goutte. Ces princesses étaient fort belles l'une et l'autre, mais leur beauté n'était rien en comparaison de celle de Psyché leur cadetre; les attraits de celle-ci éraient si merveilleux, que les peuples passèrent pour elle de l'admiration à l'adoration, et négligèrent le culte de Vénus, pour rendre à Psyché les

honneurs dont jouissait auparavant cette déesse, qui en fut si irritée, qu'elle commanda à l'Amour de la venger de sa rivale : mais l'Amour lui-même conçut une violente passion pour Psyché. Cependant un oracle ordonna que Psyché serait conduite sur un rocher habité par un monstre cruel, et qu'elle n'aurait point d'autre époux. On obéit à l'oracle, et on l'exposa. Zéphyre la transporta de l'autre côté du rocher dans un palais enchanté, où son époux, qui lui refusait la douceur d'être vu d'elle, mais qui, au toucher, ne lui paraissait nullement être un monstre, la venait visiter toutes les nuits.

Cet époux lui défendait de chercher à le voir, et la prévint que cette félicité était attachée à cette défense. Psyché fut en effet heureuse, tant qu'elle obéit aux ordres de son époux, qui n'était autre chose que l'Amour.

Mais ce calme fut troublé par la jalousie de ses sœurs qui la vinrent trouver, et qui ne purent contempler sa situation sans envie. Elles lui persuadèrent donc que son mari n'était qu'un dragon qui finirait par la dévorer; elles lui conseillèrent de se munir d'une lampe, et d'un fer tranchant, pendant qu'il sommeillerait à côté d'elle, et la crédule Psyché suivit ces perfides conseils, résolut de voir à quel monstre on l'avait mariée, et d'ôter la vie à ce monstre. Quelle fut sa surprise, lorsqu'une lampe dans une main et un fer dans l'autre, elle vit à côté d'elle le plus beau et le plus charmant des époux; elle voulut l'embrasser, le mouvement qu'elle fit alors fit tomber une goutte d'huile enflammée sur l'épaule de l'Amour; aussi-tôt ce dieu irrité prend son vol dans les airs, et laisse Psyché en proie à ses remords et à son désespoir.

Errante et fugitive victime également du

courroux de l'Amour et de celui de Vénus, elle parcourt inutilement toutes les contrées de la terre pour trouver l'objet qu'elle a perdu. Jupiter prend enfin pitié de sa peine, donne l'immortalité à Psyché, et confirme son mariage avec Cupidon, qui lui rend son cœur et sa tendresse. De leur union nâquit la Volupté.

FIN.

ÉPITRE DE PSYCHÉ A L'AMOUR,

PAR M. L. P. H.

C'EST Psyché qui t'écrit ; sa faiblesse et son âge,
Peindront mal des malheurs qu'on ne peut exprimer ;
Elle n'était point faite à ce triste langage,
        Elle ne savait que t'aimer.

Que j'apprenne du moins quel peût être mon crime,
Par où j'ai mérité cet affreux châtiment ;
La colère d'un Dieu doit être légitime.
        Je ne parle plus d'un Amant.

Dans l'excès de mes maux je me redis sans cesse,
Un desir curieux est-il un si grand mal ?

Et qui pourrait penser qu'un excès de tendresse ;
Dût un jour m'être si fatal.

Quelque droit que la vue obtienne sur une ame,
J'avouerais tous les maux dont m'accablent les Dieux ;
Si j'avais eu besoin, pour accroître ma flamme,
Du témoignage de mes yeux.

Mais j'en atteste ici cet infaillible gage,
Ces plaisirs ignorés, digne prix de tes soins ;
Mon cœur, ni ne cherchait à t'aimer davantage,
Ni ne craignait de t'aimer moins.

Eh ! de quoi m'eût servi de vouloir te connaître ?
Ne suffisait-il pas d'avoir donné ma foi ?
Ah ! puisqu'enfin Psyché reconnoissait un Maître,
Ce ne pouvait être que toi.

Mais que voulais-je donc, et par quel soin étrange,
Moi-même ai-je détruit tant de félicité ?
Il le faut avouer, et mon malheur te venge
Du crime de ma vanité.

Fière de mes soupirs, je n'étais que trop sûre
Que l'Amour seul pouvait avoir touché mon cœur ;
Et je voulais du moins jouir de ma blessure,
Aux yeux d'un si puissant vainqueur.

Si d'un autre inconnu, mon ame prévenue,
Avait pû s'abaisser à d'indignes soupirs,
Loin de la souhaiter, j'aurais craint que sa vûe
Ne m'eût fait perdre mes plaisirs.

Mais toi, qu'à mes transports j'avais su reconnaître,
Toi seul, digne d'un cœur qui devait n'aimer rien,
Hé ! ne devais-je pas te forcer de paraître
Pour ton bonheur et pour le mien ?

Nuit fatale, où cédant à ma tendresse extrême,
Dans les bras du sommeil, mon amour te surprit !
Que vis-je, juste Ciel ! c'était l'Amour lui-même
Que j'avais reçu dans mon lit.

Tremblante je m'approche, et mon ame ravie
S'enivrait à longs traits... Mais quel réveil grands
Dieux !

Tu choisis le moment le plus doux de ma vie,
Pour fuir à jamais de mes yeux.

C'en est fait, il me quitte, il n'est plus ; et ma flamme
Le redemande encore aux lieux que j'habitais ;
Lit fatal, cher témoin des transports de mon ame ;
Rends-moi le Dieu que tu portais.

Hélas ! tout me trahit ; tout sert mon infidèle ;
Ce ne sont plus ces vœux autrefois prévenus,
Et l'ingrat pour combler sa vengeance cruelle,
Me livre aux fureurs de Vénus.

J'avais bien mérité sa haine et ses alarmes,
Quand pour suivre mes loix tu désertas sa Cour ;
Mais hélas ! devait-elle encore punir des charmes
Qui ne sont plus faits pour l'Amour.

En vain pour m'accabler autant que je t'adore,
Elle joint tous les maux que l'enfer peut fournir ;
Elle rougit de voir que j'aime mieux encore,
Que sa fureur ne sait punir.

Je ne crains qu'un malheur; c'est qu'elle ne se lasse :
Hélas ! si sa pitié m'allait priver du jour !
Qu'elle se venge encore, et me laisse, par grace,
Et mes malheurs, et mon amour.

Oui, je chéris les maux où ta fureur me livre,
Puisque ton lâche cœur a pû trahir sa foi,
Puisqu'avec moi, cruel, tu t'es lassé de vivre.
Du moins que je souffre pour toi.

FIN.

